

L'ŒUVRE

DE

JULES JACQUEMART

APPENDICE

PAR

LOUIS GONSE

EXTRAIT DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

(Décembre 1880, Mars et Novembre 1881)

PARIS

GAZETTE DES BEAUX-ARTS

8, RUE FAVART

1881

L'ŒUVRE

DE

JULES JACQUEMART

APPENDICE

Tiré à soixante exemplaires sur papier de Hollande
dont dix avec les gravures avant la lettre.



Desboutin, del. et sculp.

JULES JACQUEMART.

Gazette des Beaux-Arts.

L'ŒUVRE

DE

JULES JACQUEMART

APPENDICE

PAR

LOUIS GONSE

EXTRAIT DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

(Décembre 1880, Mars et Novembre 1881)

PARIS

GAZETTE DES BEAUX-ARTS

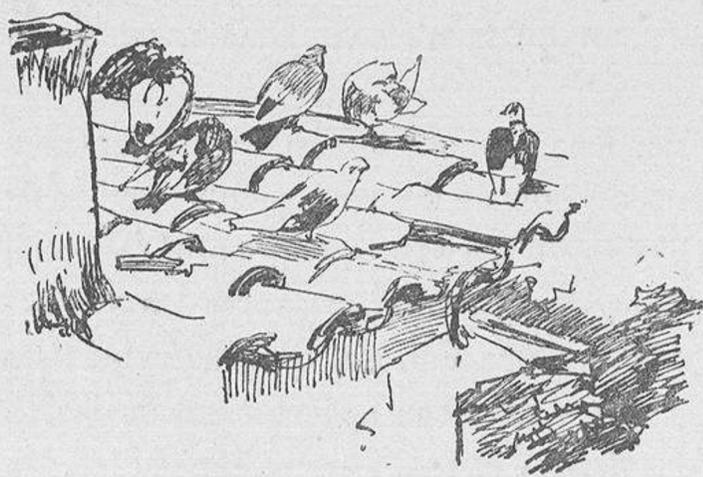
8, RUE FAVART

1881

L'ŒUVRE
DE
JULES JACQUEMART

APPENDICE

I



LORSQUE, en 1876, nous décrivions, pièce à pièce et état par état, l'œuvre de Jules Jacquemart, notre pauvre ami était déjà profondément atteint. Nous lui trouvions cependant encore tant de confiance en lui-même et tant d'enthousiasme pour son art,

que nous comptions beaucoup sur les ressources merveilleuses de la jeunesse. Nous nous faisons cette illusion de croire que les premières atteintes de la maladie qui vient de l'emporter se dissiperont au doux soleil de Menton. Nos illusions nous ont été brusquement et cruellement arrachées. En quelques semaines, une dernière crise a terrassé une des organisations les plus riches et les plus charmantes de notre temps. Jacquemart est mort à Paris, le 26 septembre dernier, à l'âge de quarante-trois ans.

Si un adoucissement a pu être apporté à la douleur de ses amis, c'est de savoir qu'il a été entouré jusqu'à la dernière seconde par les affections les plus tendres et les plus dévouées.

Que de richesses cette mort nous fait perdre ! Le graveur pouvait,

certes, produire de nouveaux chefs-d'œuvre, mais il avait, du moins, accompli sa mission. L'aquarelliste, au contraire, malgré la rapidité de son épanouissement, était en pleine fleur. Chaque jour, son incomparable talent semblait grandir, sa main s'assouplissait et se jouait au milieu des plus difficiles problèmes du ton et de l'effet avec une aisance plus grande, son pinceau courait plus rapide. On peut tenir ses dernières aquarelles de Menton pour les plus parfaites.

Il nous faut maintenant rouvrir le catalogue de son œuvre pour le terminer. C'est une tâche triste. Nous apprécierons ensuite le rôle et la valeur de Jacquemart comme aquarelliste. L'exposition qui sera faite bientôt, nous avons tout lieu de le croire, de ses aquarelles, nous fournira les éléments de notre étude. Nous pourrons alors juger, de plus haut et plus d'ensemble que nous ne l'avons fait précédemment, les mérites de ce grand artiste. Quelques lettres exquisés, tout imprégnées de sensibilité et de distinction, d'une tournure rapide, d'une élégance délicate, adressées à l'ami le plus intime, M. Queyroy, nous le feront bien connaître. Comme le disait en termes excellents, il y a quelques jours, dans le journal *le Temps*, notre collaborateur, M. Charles Blanc, « la France a perdu en Jacquemart un artiste de premier ordre en son genre, un graveur unique, tel qu'on n'en vit jamais, tel qu'on n'en reverra plus. »

En même temps que ces lignes, nous publions une charmante fantaisie inédite que Jules Jacquemart, dans un jour de désœuvrement, esquissa de sa pointe la plus légère. *L'Éclat d'obus*, qu'il serait peut-être plus rationnel d'intituler : *Souvenir de 1870*, fut gravé à l'eau-forte après les douloureuses épreuves de la guerre, lorsque notre ami, qui avait hautement et courageusement fait son devoir, rentra dans son appartement de la rue Pergolèse et trouva, au milieu des dégâts causés par les projectiles, un éclat d'obus qui s'était abattu au milieu des plus fragiles bibelots d'une étagère chinoise. Les petits personnages regardent curieusement l'intrus et s'en approchent avec les égards dus à sa taille et à sa forme insolite. La petite scène est traitée avec une grâce pleine d'humour. Ce sont bien là les inventions de cet esprit charmant qui, ne l'oublions pas, savait composer à ravir. *L'Éclat d'obus* porte le n° 348 de son œuvre.

Le dernier portefeuille comprend toutes les planches gravées depuis 1876 et contient dix-sept pièces, dont huit ont paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

379. — LE CHRIST ATTACHÉ A LA COLONNE (XVI^e siècle). — Gemme de la collection du Louvre. — La figure du Christ est une statuette de 43 centimètres de haut, en jaspe sanguin ; la colonne est en cristal de roche ; le piédestal est d'or, orné de figures en



J. Jacquemart del et sculp.

L'ÉCLAT D'OBUS
(EAU-FORTE INÉDITE)

Gazette des Beaux-Arts

Imp. Ch. Chardon aîné

ronde bosse, de bas-reliefs délicatement ciselés et d'animaux. Les taches rouges qui se détachent sur le jaspe vert ont été adroitement utilisées par le lapidaire, pour représenter le sang coulant des plaies du Christ. — Haut., 0^m,380 ; larg., 0^m,280.

Cette œuvre remarquable, de la fin du xvi^e siècle, avait été gravée en 1874 par Jules Jacquemart, pour le troisième volume des *Gemmes et Joyaux*, de M. Barbet de Jouy, ouvrage dont nos lecteurs connaissent l'extraordinaire beauté, et qui est certainement l'œuvre maîtresse de l'artiste. Deux volumes seulement ont paru. Du troisième, il n'y a que cette planche, inédite et non signée, et onze dessins admirables, à la mine de plomb, reproduisant treize objets des xvi^e et xvii^e siècles, qui aient été exécutés. L'eau-forte du *Christ à la colonne*, que nous publierons, au mois de janvier, dans notre album Jacquemart (prime de la *Gazette* pour 1880), est une eau-forte grasse et brillante où l'opposition des deux matières, l'une sombre et l'autre claire, est parfaitement rendue. Le piédestal est un chef-d'œuvre dans la manière large.

Nous ne quitterons pas les *Gemmes et Joyaux* sans dire que notre honorable et généreux ami, M. Barbet de Jouy, possesseur des soixante planches des deux premiers volumes, en fit, au lendemain de la mort de Jules Jacquemart, l'abandon à la mère et aux sœurs de celui-ci. C'est M. Barbet de Jouy qui possède les merveilleux dessins exécutés par le jeune maître devant les originaux eux-mêmes.

Premier état. La colonne de cristal de roche à laquelle le Christ est attaché n'est pas encore gravée. Il n'existe que deux épreuves de cet état, qui se trouvent dans l'œuvre complet formé par l'artiste et appartenant aujourd'hui à la famille.

Deuxième état. La colonne est gravée.

380. — PENDULE DE MARIE-ANTOINETTE. — Collection Henri de Greffulhe. — Eau-forte exécutée pour la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1877. — Haut., 0^m,225 ; larg., 0^m,458.

Ce ravissant chef-d'œuvre, de pur style Louis XVI, en marbre et bronze doré, avec figures en bronze noir, a été gravé pour l'étude de la collection Henri de Greffulhe faite dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Il a été modelé par Falconnet, et provient de l'ameublement de Marie-Antoinette. Jacquemart avait en outre dessiné à la plume, pour le même travail, les deux candélabres.

Premier état. L'eau-forte n'est qu'à l'état d'esquisse; les ombres sont encore vides et maigres.

Deuxième état. Le travail, après nettoyage, est vigoureusement remordu.

Troisième état. Les deux figures de bronze, les ciselures du piédestal sont reprises et poussées à un effet plus accentué de blanc et de noir; mais quelques oppositions dans les reflets noirs du métal manquent encore de franchise et d'éclat.

Quatrième état. Planche nettoyée, mise au ton par un tirage brillant, et signée sous le socle : *Jules Jacquemart, 1877*. Tirage de la *Gazette des Beaux-Arts*.

381. — *L'Amateur d'estampes*, d'après un dessin de MEISSONIER. — Gravé pour servir de frontispice à l'ouvrage de M. le baron Roger Portalis, les *Dessinateurs d'illustrations du xviii^e siècle*. — Haut., 0^m,210 ; larg., 0^m,438.

Trois états, qui ne sont guère que des états de tirages et de mises au ton des noirs, avec quelques accentuations dans les hachures, surtout dans les vêtements. Le dernier état est signé, à gauche dans le bas : *Jacquemart, d'après Meissonier*.

382. — *Le Troupeau*, par PAUL POTTER. — Planche gravée pour la *Gazette des*

Beaux-Arts, en 1877 (étude de M. Charles Blanc sur la galerie de San-Donato, dispersée depuis). — Haut., 0^m,70 ; larg., 0^m,210.

Cette planche est une des meilleures de la dernière période ; elle a une fraîcheur merveilleuse. Il faut noter, comme réussite parfaite, le museau luisant, les cornes blanches à pointes effilées et noires de la vache du premier plan.

Premier état. La morsure est franche, mais le travail est dépouillé. Le cuivre, trop grand, donne une marge de 0^m,025 à droite. La marge est pure.

Deuxième et troisième états. Quelques traits essayés sur la marge de droite la salissent. Mise au ton progressive.

Quatrième état. Effet brillant et velouté obtenu par un bon tirage chez Liénard ; noirs profonds, fonds lumineux et enveloppés. Signature à gauche dans le travail : *Jules Jacquemart 1877, del. et sculp.* Tirage de la *Gazette*.

383. — *Tête de vieillard*, par REMBRANDT. — Galerie de San-Donato. — Planche gravée pour la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1877. — Haut., 0^m,240 ; larg., 0^m,170.

Eau-forte venue du premier coup et très vigoureuse d'effet. Cinq états, dont les différences sont peu sensibles et consistent en adoucissements de tailles. Dernier état avec la signature et la date à la pointe sèche, dans la marge du bas. Tirage de la *Gazette*.

384. — *Paysage*, par REMBRANDT. — Galerie de San-Donato. — Planche gravée pour la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1877. — Haut., 0^m,170 ; larg., 0^m,215.

Eau-forte large et grasse, venue à la première morsure. Trois états présentant peu de différences. Dans le deuxième état, l'ombre du nuage sur le terrain est plus accentuée et s'enlève en vigueur sur un ciel plus clair. La planche porte le nom de *Rembrandt Van Rhyn* et la signature *Jules Jacquemart*. Dans les deux premiers états, le cuivre, trop grand, donne une marge de 0^m,020 à gauche ; dans le troisième, la planche est coupée. Tirage de la *Gazette des Beaux-Arts*.

385. — *Fruits et Poissons*, par JEAN FYT. — Galerie de San-Donato. — Planche exécutée pour la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1877. — Haut., 0^m,176 ; larg., 0^m,210.

Rare et beau tableau, de ton chaud et savoureux, dans la gamme des violets, interprété par le graveur avec une maîtrise superbe. A notre sens, les poissons sont un peu raides, mais la guirlande de fruits est un morceau de la plus belle venue.

Premier état. Le cuivre, trop grand, donne une marge de 0^m,030 par en bas. Les ombres sont moins engraisées que dans l'état suivant.

Deuxième état. Signé en dessous : *Jules Jacquemart d'après Joannes Fyt*. La planche est coupée. Tirage de la *Gazette des Beaux-Arts*.

386. — *L'Enfant prodigue*, par TÉNIERS. — Galerie de San-Donato. — Planche exécutée pour la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1877. — Haut., 0^m,178 ; larg., 0^m,225.

Charmante eau-forte, profonde et veloutée dans les noirs. Le lit à rideaux et lambréquins est une merveille.

Premier état. Très peu venu. Le plancher est complètement blanc.

Deuxième état. La planche, reprise, est presque arrivée. Le plancher est encore trop clair. Aucune signature.

Troisième état. Le mur et le plancher, plus colorés, portent la signature de Téniers, très visible, ainsi que celle de Jacquemart.

Quatrième état. Le plancher est éclairé près des personnages ; des travaux croisés



h

ont été ajoutés dans le coin qui porte la signature de Téniers, devenue beaucoup moins visible. Tirage de la *Gazette des Beaux-Arts*.

387. — *Une Fête dans une chaumière*, d'après ADRIEN VAN OSTADE. — Galerie de San-Donato. — Planche exécutée pour la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1877. — Haut., 0^m,237; larg., 0^m,178.

Les trois premiers états ne présentent que peu des différences de ton obtenues par le tirage. La morsure était venue du premier coup. Le quatrième état porte la signature : *Jules Jacquemart aqua-forti 1877*. Dans le cinquième, la signature est recreusée au burin. Tirage de la *Gazette des Beaux-Arts*.

388. — UNE GÉNOISE. — Planche exécutée pour l'*Eau-forte en 1878*, publiée chez Cadart. — Haut., 0^m,278; larg., 0^m,198.

Croquade à l'eau-forte, enlevée directement sur le cuivre.

Deux états, qui ne diffèrent que par la signature ajoutée au second, qui est le tirage de la publication.

389. — PORTRAIT DE MAÎTRE ALLOU. — Exécuté pour M. Allou en 1878. — Haut., 0^m,268; larg., 0^m,198.

Premier état. Le revers du paletot est resté sans travail.

Deuxième état. Quelques traits sur le revers du paletot.

Troisième état. La planche est signée.

390. — BOÎTE EN LAQUE BLANC, de la collection de M^{me} Cahen d'Anvers (1879). — Haut., 0^m,200; larg., 0^m,139.

Petite estampe très délicate, gravée pour M. Burty.

Deux états, qui ne diffèrent que par l'ombre du coin, qui est beaucoup plus accentuée dans le second. La planche n'a pas été signée. Il n'a été tiré que trois épreuves du premier état.

391. — PORTRAIT D'ALBERT JACQUEMART, gravé pour le Catalogue de sa collection publié par le Musée de Limoges (1879). — Haut., 0^m,200; larg., 0^m,138.

Premier état. Le fond taché; les favoris et le bas du visage peu travaillés.

Deuxième état. Toute la tête est plus travaillée. Il n'y a qu'une épreuve de cet état, qui se trouve dans l'œuvre complet formé par Jules Jacquemart.

Troisième état. Le regard a plus d'accent; le revers et le devant du paletot, restés blancs dans les deux états précédents, sont travaillés.

Quatrième état. La bouche est plus expressive; la silhouette du dos est plus droite, la planche est signée. Tirage du catalogue.

392. — TABLE EN BOIS SCULPTÉ, composée par M. Beurdeley, et exposée au Champ de Mars en 1878. — Planche exécutée pour la *Gazette des Beaux-Arts*. — Haut., 0^m,178; larg., 0^m,265.

Cette magnifique planche est une des plus belles de l'œuvre. La liberté et la fraîcheur du travail en sont extrêmes. Elle fut publiée, par la *Gazette*, dans le numéro du 1^{er} janvier 1880.

Premier état. Non signé.

Deuxième état. Le contour des ornements est plus accusé; la planche est signée.

Troisième état. Le marbre est repris et plus coloré. Tirages de la *Gazette* et des *Beaux-Arts* à l'Exposition universelle de 1878¹.

393. — La *Joconde*, d'après LÉONARD DE VINCI. — Planche exécutée, en 1879, pour la maison Goupil. — Haut., 0^m,620 ; larg., 0^m,450.

Cette planche, la plus grande et l'une des plus importantes de l'œuvre, a été très discutée. Nous accorderons volontiers qu'un tableau comme celui de la *Joconde* ne paraissait guère convenir à une interprétation à l'eau-forte. La planche de Jules Jacquemart témoigne tout au moins d'une grande hardiesse. Les épreuves bien tirées sont rares ; mais elles laissent à une grande distance, comme finesse de modelé et justesse de ton, les épreuves du tirage courant. Cette planche a eu sept états, tous très différents.

Premier état. Première morsure. Ne porte aucune signature ni inscription.

Deuxième état. Morsure reprise et engraisée. Porte l'inscription suivante, en anglais : *In progress for the proprietors Mess. Goupil et Cie in Paris.*

Troisième état. Le travail de la tête est entièrement nettoyé ; les yeux sont repris et adoucis.

Quatrième état. Le front, les joues, la poitrine, les mains, qui étaient presque entièrement vides de travail, sont repris avec un travail considérable de hachures.

Cinquième état. La poitrine est entièrement couverte de hachures entrecroisées très légères.

Sixième état. Tous les noirs sont mis au ton. Toutes les petites taches enlevées.

Septième état. L'inscription anglaise est effacée. Tirage des avant-lettre.

394. — CUILLER EN ARGENTERIE ARTISTIQUE, gravée pour M. Tiffany, en 1879. — Haut., 0^m,480 ; larg., 0^m,290.

Cette charmante planche n'a eu que deux états. Dans le second état, quelques traits dans l'ombre de la cavité de la cuiller ; la planche est signée.

395. — PORTRAIT DE NICOLAS RAPIN, d'après un tableau du temps, avec un encadrement composé par J. Jacquemart. — Planche gravée pour M. Techener, en 1880. — Haut., 0^m,280 ; larg., 0^m,200.

Deux états seulement, dont le second signé.

Tous les premiers états des planches : *Pendule de Marie-Antoinette*, *Tête de vieillard*, par Rembrandt, les *Amateurs d'estampes*, le *Troupeau*, par Potter, le *Paysage*, par Rembrandt, *Fête dans une chaumière*, par Ostade, *Une Génoise*, *Portrait d'Albert Jacquemart*, ont été tirés, par l'artiste lui-même, à quelques très rares épreuves. Quelques-unes même de ces épreuves sont uniques.

Un coup d'œil jeté sur les deux volumes des *Gemmes et Joyaux* suffit à révéler dans Jules Jacquemart un dessinateur de tout premier ordre. Une seule de ses dernières aquarelles nous montre qu'il eût pu être un peintre d'une délicatesse infinie et qu'il est, dans tous les cas,

1. Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, 2 vol. gr. in-8°, 1879.

Galerie de San Donato .



attribué à Rembrandt van Ryn .

J. Jacquemart, sc .

TÊTE DE VIEILLARD .

Imp. A. Salmon, Paris .

l'un des aquarellistes les plus exquis qu'ait produits notre école, le plus original et le plus vraiment aquarelliste qu'ait produit notre temps. N'eût-il jamais touché une pointe d'aqua-fortiste qu'il serait encore Jacquemart.

L'exposition posthume qui vient d'être ouverte dans les salles de la rue Laffitte et dont M. Georges Petit a été l'organisateur bénévole, le résume sous ses deux faces de dessinateur et de peintre, et nous voulons, avant de quitter l'œuvre du cher artiste, en dire quelques mots. On eût pu certainement la souhaiter plus complète, mais telle qu'elle est, cependant, elle consacre la renommée de Jules Jacquemart et son incomparable talent. Si discrète et si peu bruyante qu'elle semble, elle n'en est pas moins une rare fête de l'art pour tous les gens de goût délicat.

L'absence qui nous a été le plus sensible est celle de la série des aquarelles exécutées pour une illustration des *Fables* de La Fontaine et appartenant à M. Roux, de Marseille. Espérons qu'elle sera envoyée à la prochaine exposition de la Société des Aquarellistes et que les amis de l'artiste pourront jouir d'un ensemble qui n'a pas encore été vu et qui est une de ses œuvres importantes.

L'exposition de la rue Laffitte ne contient aucune eau-forte. L'exiguïté du local ne l'a pas permis. Il faut le regretter pour tous ceux, et le nombre en est encore grand, auxquels les diverses manifestations du talent de Jacquemart ne sont pas familières. Quelques cadres d'eaux-fortes bien choisies, comme aux expositions de Vienne et de Paris, eussent été d'un enseignement magistral.

Nous avons, en revanche, les cinquante-huit dessins au crayon des *Gemmes et Joyaux*. Ils sont absolument admirables. On n'avait encore rien fait de semblable ; on ne fera sans doute plus rien d'aussi parfait en ce genre. Ils appartiennent à M. Barbet de Jouy. Il semble, à voir la perfection, le mordant, l'éclat chatoyant, la décision de ces dessins, qu'ils aient été exécutés à cet instant heureux de la vie d'un artiste où l'enthousiasme est chose naturelle, où tout l'entraîne, où tout lui sourit, où l'exubérance de la jeunesse coule avec l'élan d'une source trop pleine. Ces heures fortunées se sont passées pour Jacquemart entre les quatre murs du petit cabinet qui avait été mis à sa disposition au Musée du Louvre. Jamais sa main n'a été plus active, jamais son travail plus libre et plus franc. Devant ces dessins qui ont l'intensité des eaux-fortes elles-mêmes et qui sur la blancheur immaculée du vélin apparaissent comme la vision des objets, on reste saisi d'étonnement. Le travail est gras, vibrant, chaleureux ; tantôt épais et puissant comme les sardoines et les jaspes,

tantôt léger et transparent comme les cristaux de roche, tantôt robuste et éclatant comme l'or ciselé par la main de l'orfèvre, tantôt large pour les rudesses archaïques ou d'une délicatesse inimitable pour les élégances des époques raffinées, toujours d'une justesse absolue d'effet et d'interprétation. Il a même ces accents de naïveté qui sont sans prix pour l'amateur et qui sont comme l'émotion de la main devant l'objet dessiné.

Pas de subterfuges, d'escamotages ou de secours photographique, pas de minuties inutiles dans l'exécution, pas de patientes reprises, mais la communion solitaire et passionnée de l'artiste avec l'objet qu'il veut traduire : tel nous apparaît, avec une éloquence qui sautera aux yeux des plus inattentifs, le dessin de Jacquemart. Aussi, par une sorte de miracle, l'absence de la couleur ne s'y laisse pas regretter. Le blanc et le noir lui suffisent à évoquer les colorations spéciales des objets et des matières. On ne peut s'y tromper, c'est bien du cristal de roche, du lapis, du porphyre rouge, de la sardoine, de l'or émaillé, ou telles et telles pierres qu'il a voulu exprimer. Le problème en vient à paraître simple, tant il est hardiment résolu. Et voyez jusqu'où va la liberté de main de l'artiste : de près, le procédé est large, rapide, parfois sommaire ; de loin, l'aspect s'accuse dans toutes ses finesses.

Il n'y a pas une ride, pas un repentir, pas une incertitude dans ces cinquante-huit dessins. Si nous avons une préférence à exprimer, elle serait pour le grand drageoir en jade de Bohême de l'époque de Henri II, dont le relief perspectif est prodigieux, pour les cristaux de roche sans garniture ou pour le vase antique de porphyre rouge, monté en forme d'aigle par les orfèvres de Suger, et surtout pour le vase antique à anse de sardoine orientale, cette pièce d'une si admirable simplicité dans sa coloration sombre et intense, dans son merveilleux poli.

M. Meissonier, qui, on l'avouera, est un bon juge en pareil sujet, déclarait il y a quelques jours devant ces dessins, qu'il ne savait rien d'aussi prodigieux comme sûreté de main. Jacquemart y donne, en effet, une note d'art sans précédent, et nous dirions, s'il ne les avait pas gravés à l'eau-forte, hors de toute comparaison.

Deux eaux-fortes, le *Miroir* et le *Flambeau* de Marie de Médicis, n'ont pas eu de dessins. Cette série devait être suivie d'une seconde qui aurait formé le troisième volume de l'ouvrage de M. Barbet de Jouy. Il n'y eut d'exécuté, pour ce troisième volume, qu'une eau-forte, — le *Christ à la colonne*, dont la *Gazette* a acquis la planche et que nous publions avec notre travail, — et onze dessins d'une beauté au moins égale à celle de leurs aînés.

Le manque de place n'a malheureusement permis d'exposer que de trop rares spécimens de ses autres séries de dessins. Jacquemart, en grand artiste chercheur et consciencieux qu'il était, a énormément dessiné. Non seulement il a préparé ses eaux-fortes par des dessins serrés et mis à l'effet définitif, — on peut s'en rendre compte par quelques-uns des dessins préparatoires des planches de la *Gazette*, comme les *Bijoux grecs de la collection Campana*, d'une incroyable finesse, ou la *Minerve de Besançon*, — mais il a fait une quantité considérable de dessins destinés à être reproduits par les procédés de l'héliogravure en relief. Nous n'avons pas besoin de rappeler les séries de la *Gazette*, comme les chaussures, les objets orientaux, la collection Greffulhe, les dessins du *Michel-Ange*, ni les deux cents admirables dessins de l'*Histoire du mobilier* publiés par la maison Hachette. Tout cela est à peine représenté à l'exposition de la rue Laffitte. On a fait une sélection, exquise, nous le voulons bien, mais point une véritable exposition. C'est une occasion manquée, et l'occasion, en ces matières comme en beaucoup d'autres, passe et ne revient plus.

A notre connaissance, Jules Jacquemart a peint au moins 110 aquarelles, y compris les 21 aquarelles pour les *Fables* de La Fontaine. L'exposition n'en contient guère que la moitié. Cela n'est point assez pour la jouissance des amateurs; cela suffit cependant pour juger le talent de l'artiste. Nous y rencontrons d'ailleurs la plupart de ses œuvres maîtresses.

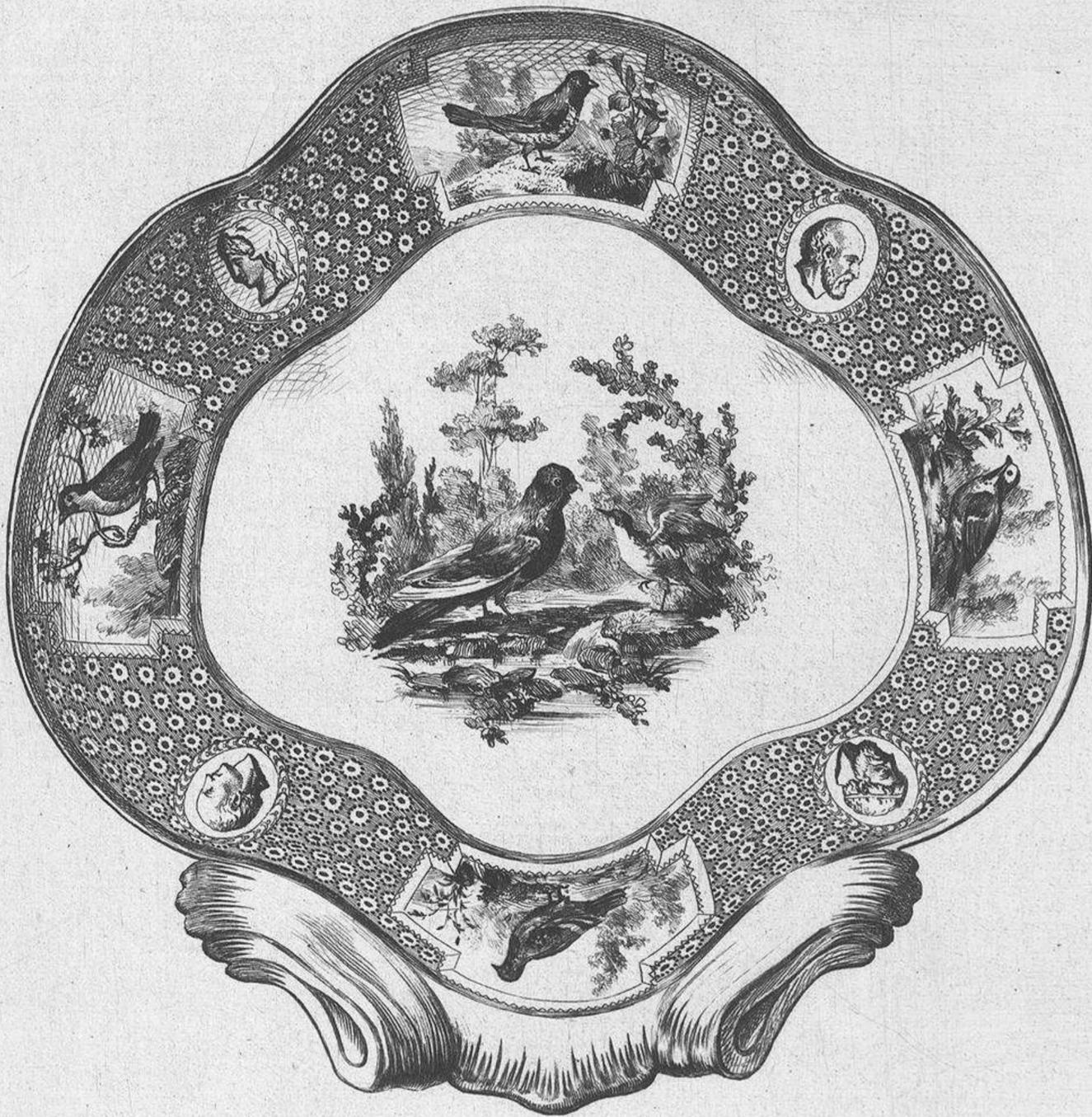
Jacquemart peignit sa première aquarelle, *Campement dans l'avenue de la Grande-Armée* (à M. de Nittis), en 1870; la dernière est de l'été 1880, quelques semaines avant sa mort, alors que la fièvre le tenait sous son étreinte. Elle représente les bords de la Seine à Neuilly. Tout y est d'un vert d'émeraude : l'eau tranquille, les rives ombreuses. La main tremblante de l'artiste y chante comme un adieu suprême. Entre ces deux extrêmes qui embrassent une courte période de neuf ans, quel chemin parcouru! On citerait peu d'exemples d'une éclosion aussi spontanée; car, dans ses dernières aquarelles, Jacquemart était parvenu aux extrêmes limites de son métier. Il nous avouait lui-même, bien peu de temps avant sa fin, avec cette bonne humeur enjouée qui ne l'avait point abandonné et qui était une des marques charmantes de sa nature, qu'il était content de lui, qu'il tenait enfin son affaire. Il en était arrivé à ce point de sécurité que, devant la nature, ses repères étant indiqués sur le papier, il *déroulait* en quelque sorte son aquarelle sous le va-et-vient énergique ou caressant de son pinceau. Les plus délicieux chefs-d'œuvre

de Menton ont été peints dans une après-midi de printemps. Il s'installait le plus souvent dans la capote d'une calèche, qui lui servait en même temps d'abri contre les brises de l'air et contre le soleil. Ce que son talent ainsi armé allait nous donner, Dieu seul le sait. Nous ne parlons là que de son talent de paysagiste ; il avait peint, longtemps avant, le plus grand nombre des miniatures de *l'Histoire de la porcelaine*.

Il faut même rapprocher davantage les dates. Jacquemart paysagiste à l'aquarelle ne commence véritablement qu'avec le premier séjour à Menton, en 1875. De cette année datent quelques aquarelles que nous retrouvons à l'exposition : le *Quartier de la Condamine (Menton)*, une vue de *Montagnes, effet de soleil*, une vue de *Montagnes, effet de pluie*, et une *Pleine mer par un temps gris*. 1876 et 1877 ne se caractérisent par rien de très important. Jacquemart, encore inconnu comme aquarelliste, travaille plutôt pour lui-même que pour le public ; il expose à Bruxelles et à Nice. En 1878, il expose dans cette dernière ville trois aquarelles, le *Vieux port de Marseille*, le *Pont de Carei, à Menton* et le *Long du Borrigo, à Menton*, qui firent une vive impression sur le groupe des amateurs niçois. Le grand succès ne date cependant que de 1879. Son talent se révéla à la première exposition de la Société des aquarellistes de la plus superbe façon.

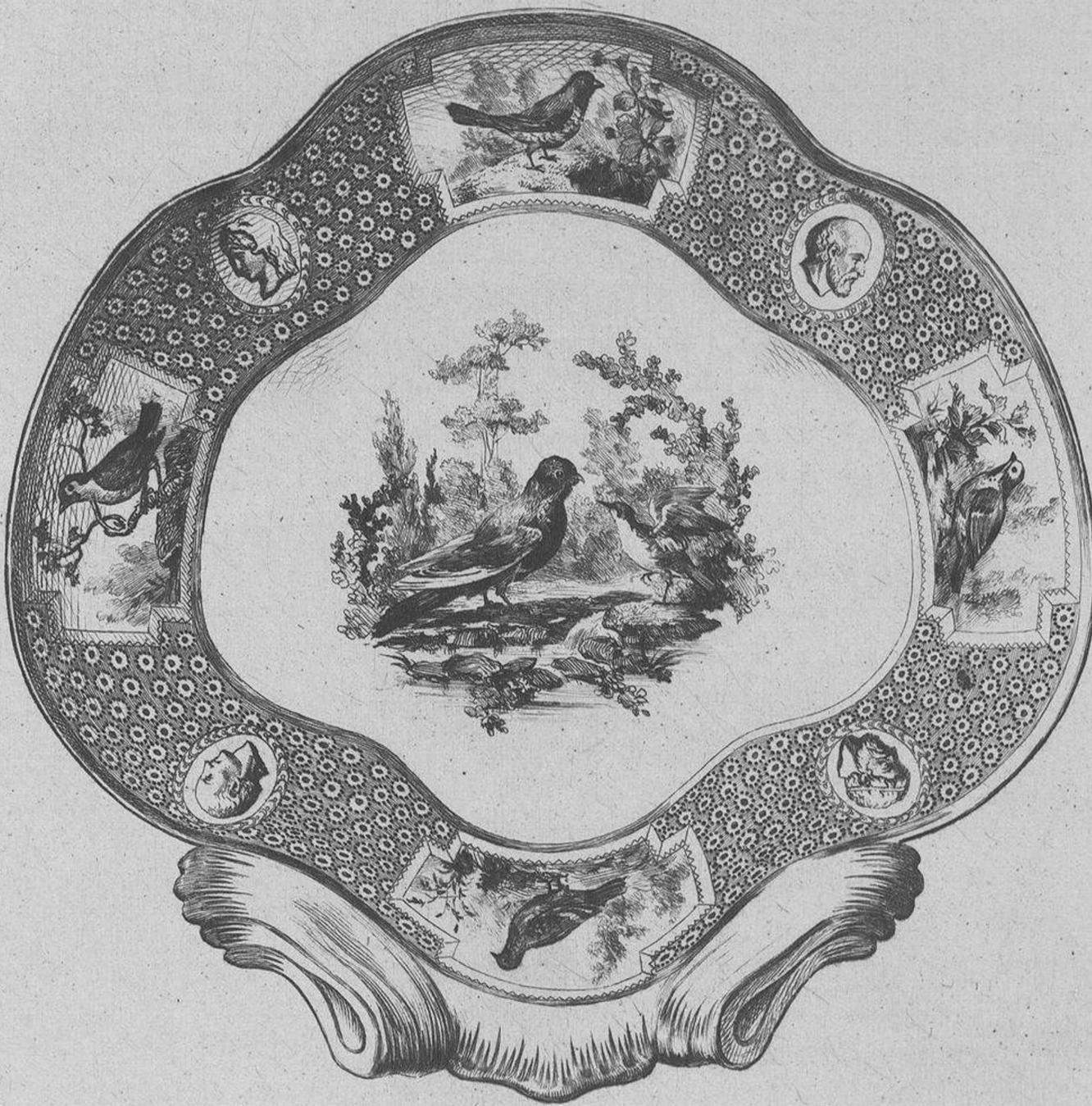
Il faudrait tout citer. C'étaient d'abord cette charmante aquarelle aux tons fauves où s'alignent en leur robuste architecture les platanes de la route de Nice, dépouillés de leurs feuilles, et cette exquise saltarelle de couleurs où pétillent en notes si fraîches et si lumineuses le carnaval de Menton. Celle-ci, de près, semble traitée à la façon aventureuse et sommaire des impressionnistes. En réalité, elle est d'une justesse admirable, d'un éclat éblouissant. A dix pas, tout y est dans la plus exacte relation de valeurs : les hautes maisons blanches aux toits rouges, les étoffes aux couleurs vives, les oriflammes agitées par le vent, le ciel bleu, les montagnes violettes qui forment un rideau de fond. Nous nous souvenons qu'elle fut une des moins comprises ; on l'accusa d'être entachée d'impressionisme. Aujourd'hui il n'y a qu'une voix pour reconnaître que ce qui pouvait paraître insuffisance n'était qu'une habileté de plus. Il fallait, pour atteindre à cette intensité de lumière, une facture abrégée.

A la même exposition étaient aussi les deux étonnantes vues de Paris que l'artiste exécuta pour M. Barbet de Jouy des fenêtres mêmes du Louvre et que celui-ci vient d'offrir généreusement au Musée du Luxembourg : la place du Carrousel avec le ballon captif et le Pont-Neuf avec la pointe verdoyante du *Vert-Galant* ; puis le *Val de Castagnies*, les



Julius Jacquemont

Collection de M^r Doublet.



J. JACQUEMART, DEL. & SCULP.

PIÈCES DE VIEUX SÈVRES PÂTE TENDRE.

(Ancienne Collection Double)

Gazette des Beaux Arts.

Imp. Delâtre, Montmartre.

Montagnes de Sainte-Agnès, où les sables rouges du premier plan forment une si curieuse opposition avec l'indigo violent de la mer et le vert entier des buissons de lentisques et de pins ; et toutes ces vues enfin du port de Marseille, par la pluie et par le soleil, qui semblent un défi porté aux difficultés les plus insurmontables du dessin et de la peinture à l'eau. De la même année datent les deux éventails sur peau décorés d'objets japonais dont Jacquemart a su faire des chefs-d'œuvre de goût et d'originalité. Quoique l'un des deux nous appartienne, on nous permettra d'en faire cet éloge. La réussite de ces pièces décoratives, dignes d'être comparées aux fantaisies les plus charmantes des Japonais, est trop particulière pour que nous la passions sous silence. Il y a là deux plumes de paon d'une adresse d'exécution positivement incompréhensible. L'illusion du vrai ne peut aller au delà.

Le talent de l'artiste donne en cette courte période son suprême effort. Jacquemart n'a pas exécuté moins de vingt grandes aquarelles dans le courant de l'année 1879, sans compter celles des *Fables* de La Fontaine. Deux des plus belles étaient la *Route de Menton à Monte-Carlo* et la *Vague*, où le fugitif, l'insaisissable, l'immense de la mer est rendu en quelques accents d'une sûreté magistrale.

Les aquarelles de 1880 envoyées à la deuxième exposition des Aquarellistes étaient toutes de la plus grande beauté. La main qui les a peintes n'avait plus rien à apprendre. Entre toutes nous préférons peut-être les *Guérets au cap Martin*. Jacquemart signa encore, en cette dernière année, le délicieux éventail à la branche de pêcher qui appartient à M^{me} Georges Petit.

Nous ne parlerons pas des vingt et une compositions pour les *Fables* de La Fontaine, les ayant à peine vues. M. Roux avait commandé à divers artistes, à Leloir, à de Nittis et surtout à Gustave Moreau et Jacquemart, une suite d'aquarelles pour illustrer une édition des *Fables*. Ce que nous en connaissons nous permet de les préjuger comme une des œuvres préférées de l'artiste.

De l'exposition posthume de Jacquemart résulte un exemple de haute portée pour le maniement de l'aquarelle et un enseignement de portée générale. Ils naissent tout naturellement de la comparaison qu'on ne peut s'empêcher d'établir entre les vingt-quatre miniatures de l'*Histoire de la porcelaine* et les aquarelles de figures ou de paysages.

On avait été étonné, — nous parlons ici des gens du monde, — de la facture simplifiée de ces aquarelles, de leur aspect d'esquisse. Comme cela est peu terminé, disait-on, après avoir regardé les jolis travaux de patience de M. Vibert ou de M. Leloir, les gouaches d'Eugène Lamy ou

d'Isabey ! De là à croire que Jacquemart faisait ainsi parce qu'il ne pouvait faire autrement, il y avait qu'un pas. Eh bien ! reconnaîtra-t-on aujourd'hui que l'artiste qui a peint à la loupe les miniatures stupéfiantes de *l'Histoire de la porcelaine* pouvait peindre tout autrement qu'il ne l'a fait, qu'il a peint ainsi parce qu'il le voulait et parce qu'il pensait, avec la plus complète raison, selon nous, que le paysage devait être traité de cette façon, c'est-à-dire rapidement, dans la fraîcheur d'impression que donne la nature, presque en esquisse, dans le plein air et dans la pleine lumière, non dans l'air étouffé et le jour douteux de l'atelier ; que l'aquarelle devait rester la peinture à l'eau et sans gouache, avec les réserves et les égratignures du papier pour les blancs, qu'elle est la peinture fraîche, brillante et sans retouches par excellence, que son emploi le plus habituel doit être réservé au travail d'après nature ; qu'elle est enfin destinée par ses ressources propres à être regardée plutôt d'un peu loin que de près ?

Les miniatures de *l'Histoire de la porcelaine* sont volontairement tout autres. Elles ont été tracées sur la blancheur vierge de la peau de vélin avec une patience d'ange et avec une adresse qui eût émerveillé Van Eyck et Léonard eux-mêmes. Les eaux-fortes étaient déjà au premier rang parmi ses travaux les plus exquis de graveur ; ces miniatures dépassent en finesse, en goût, en esprit, en sentiment des styles, de la matière, du décor et de la forme, tout ce que l'on peut rêver. Il faudrait avoir l'âme d'une froideur incurable pour ne pas avoir les larmes aux yeux en pensant que la mort a fauché dans sa fleur un tel talent. Un art d'une délicatesse aussi inouïe, d'une si rare distinction ne semble plus de notre temps.

Le livre contient vingt-huit planches. Jacquemart s'était engagé à refaire à l'aquarelle ces planches et les quatre-vingt-dix-sept objets qui y sont reproduits pour l'exemplaire sur vélin de *l'Histoire de la Porcelaine* destiné au duc d'Aumale. Notre pauvre ami, bien qu'il ait apporté la plus anxieuse diligence, dans les derniers temps de sa vie, à terminer une besogne commencée depuis longtemps, ne put achever que vingt-quatre miniatures. L'œuvre, qui est la propriété actuelle de M. Techner, est restée incomplète de quatre feuilles.

Entre toutes ces petites merveilles, y en a-t-il de plus parfaites les unes que les autres ? Est-ce le grand vase à personnages en porcelaine dite de l'Inde, ou la théière laquée d'ors sur fond brun et craquelée ; est-ce la tasse burgautée sur fond noir ou le piton rouge corail, la coupe de la famille verte à personnages ou telle petite tasse en coquille d'œuf décorée de fleurs et d'oiseaux, ou encore la grande potiche japonaise à décor chrysanthémo-pœonien ? On ne sait, en vérité.

Quel contraste entre ces miniatures et les aquarelles qui les entourent ! Comme elles se font réciproquement valoir !

Au moment où ces quelques lignes paraîtront, l'exposition sera fermée, les œuvres séparées à nouveau, ces éléments féconds d'étude et de comparaison à jamais perdus. Hélas ! nous le connaissons ce côté éphémère des jouissances de l'art. N'avons-nous pas eu les mêmes regrets pour Prud'hon, pour Delacroix, pour Millet, pour Fromentin, pour Henri Regnault. La dispersion est la loi de ce monde.

Nous parlerons encore de notre ami pour faire connaître un côté aussi charmant qu'ignoré de sa nature d'artiste, le côté épistolier. Ce sera faire connaître l'homme en même temps.

Une grâce juvénile, une tournure sans prétention mais toujours originale, une veine heureuse dans les pensées, une exquise délicatesse de sentiments, une élégance naturelle dans le style, comme on l'avait au XVIII^e siècle, donnent à la correspondance de Jacquemart un accent des plus rares. Il avait, sans y mettre l'ombre d'amour-propre et même sans s'en douter, le don épistolaire, ce je ne sais quoi qui ne s'acquiert pas et qui appartient en propre à notre pays. Les lettres de Jacquemart sont, avec celles de Henri Regnault, parmi les plus agréables lettres d'artistes de ce temps. Les lettres sont au caractère ce que sont les dessins à la peinture des maîtres : elles nous font pénétrer dans l'intimité, elles en disent plus sur la valeur d'un homme que toutes les réflexions du monde.

Les quelques lettres de Jacquemart que nous nous donnerons le plaisir de publier feront revivre notre ami dans son existence de travail, dans ses passions de collectionneur, dans la fantaisie toujours en éveil et toujours courante de son esprit. En quelques touches elles achèveront le portrait que nous avons ébauché.

Nous les avons choisies dans le paquet des lettres écrites pendant près de vingt ans à l'ami préféré, à M. Armand Queyroy, qui nous les a obligeamment communiquées. Nous y ajouterons deux lettres adressées à M. Giacomelli, le dessinateur bien connu. La première est datée de 1863. C'est l'époque de la mise en œuvre des *Gemmes et Joyaux* ; c'est aussi l'époque où Jacquemart est tout plein du feu de la nouveauté pour la collection de chaussures qu'il a entreprise et qu'il rêve de rendre unique¹.

1. Cette collection, si intéressante au double point de vue de l'histoire des mœurs et de l'art décoratif appliqué au costume, a été achetée en bloc, après la mort de l'artiste, par le Musée de Cluny. Cette acquisition est certainement une de celles qui font le plus d'honneur à M. du Sommerard.

Cette lettre et les suivantes nous fournissent à ce sujet les plus piquants détails.

Mercredi, 9 heures du matin (1863).

Je recevrai votre lettre, comme vous recevrez la mienne, mon cher Queyroy. Que ne peut-on se mettre au dos un timbre-poste et se glisser dans la boîte de la poste! Je serais à Moulins ce matin et je commencerais déjà mon sermon, que je n'ose faire ici : car ne vous voyant pas bâiller, je ne sais où il faudra m'arrêter.

Je commence néanmoins.

Vous me faites l'envoi de deux paires de chaussures, qu'un de vos amis a récoltées en voyage. Dites-moi au plus tôt où il les a achetées. Quant à moi, je les crois.... mais pourquoi s'avancer puisque vous pouvez me dire au juste d'où elles sont. Si vous les avez payées cher, je les payerai cher, voilà tout, et je n'ai pas à vous gronder de faire des folies, d'abord parce que j'en fais bien d'autres, et ensuite parce que c'est le seul moyen d'avoir un ensemble un jour, que d'acheter tout ce que l'on voit, quitte à dédoubler plus tard.

Vous voyez que je le suis, à *lier*! Donc dites-moi de combien nous sommes écorchés? Un peu de diachylon — de taffetas anglais — de baume là-dessus! En d'autres termes, allons devant la glace de notre vitrine et réjouissons notre vue à considérer ces couleurs fraîches, gaies, ces broderies délicates, cette forme naïve et naturelle, bien parlante.

C'est une fête au village, une noce dans la campagne, il me semble entendre quelque Ranz des vaches ou quelque Lied langoureux.

Ce n'est pas précisément du XII^e siècle!..... Aïe ça commence à me recuire. Le diachylon, encore le diachylon! Mais cela fait si bien à côté d'une paire de petits souliers à semelles de bois à velours frappé que l'on m'a rapportée de la Champagne. Les modes locales à côté de celles de la cour!

Je croyais vous faire un sermon, me voilà faisant un éloge. J'allais vous faire des reproches et je dis : merci, vous avez bien fait....

J. JACQUEMART.

18 août 1864.

Plus de quatre fois, cher ami, j'ai sorti encre et plume pour vous répondre et vous remercier, et chaque fois l'ennui de n'avoir à vous communiquer aucune de ces bonnes nouvelles qui font tant de plaisir à un collectionneur m'a fait remettre au lendemain. Dans l'espoir de trouver peut-être dans la journée quelque chose de digne d'entrer chez vous, je m'échappais, je furetais partout, puis mécontent de n'avoir rien trouvé de plus que la veille, je rentrais au Louvre, et là je trouvais une planche de cuivre qui me faisait la grimace et me disait d'un ton bourru de regagner le temps que je lui avais pris. A cinq ou six heures, souvent je prenais un omnibus et je tombais dans quelque quartier moins couru, mais pas plus fameux pour mes recherches, et je remettais au lendemain.

Voilà à peu près l'histoire de chacun des jours qui se sont écoulés depuis votre aimable envoi.

Mais puisqu'enfin je vous écris, procédons par ordre :

M. P... est en ce moment à Bordeaux. J'attends son retour pour vous envoyer le

croquis de ses pièces avec un prix, si comme je l'espère toujours il veut s'en défaire.

Maintenant parlons de l'ouverture de cette caisse attendue peu d'heures, mais très impatiemment.

Vous avez bien jugé, cher ami, que cette mule était de nature à m'intriguer. Elle est certainement française, mais je ne lui ai pas encore assigné une époque bien exacte. Elle est fort curieuse et cette pièce est certainement une de mes perles. Les souliers de damas blanc viennent se placer à côté d'une paire de même étoffe, verte, qu'un de mes amis vient de m'envoyer de Nevers. Je suis fou de la coquetterie de cette époque et je crois que je ne serai content que lorsque toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se pavaneront dans ma vitrine, juchées sur leur haut talon.

La dernière paire de pantoufles a dû fournir une carrière aussi longue qu'agitée. La semelle a commencé à être semelle dans les premières années de Louis XVI, ou elle servait de base à une pantoufle d'un beau vert céladon. Mais les temps changent et le vert aussi. On a donc jugé convenable de rhabiller de neuf la bonne pantoufle qui prenait si doucement l'empreinte du pied le matin, et un beau jour elle est sortie pimpante des mains de la camériste, couverte en damas rouge à grosses fleurs et garnie de frisons verts. La mode avait bien changé un peu, aussi les ciseaux avaient-ils découvert un peu ce cou-de-pied, baissé ceci, coupé cela. C'est ce qui m'a fort désappointé lorsque j'ai pris les ciseaux à mon tour pour découvrir l'enveloppe et dégager le dessous. J'avais déjà eu l'occasion d'opérer semblable exhumation et avec le plus grand succès, puisque sous un vieux velours noir j'ai trouvé une mule de soie blanche garnie de rubans groseille. — Attention au chapitre « remontage des souliers ».

J'ai eu des choses bien curieuses depuis votre passage. Que je voudrais vous serrer les mains à Paris et vous montrer les progrès de cette collection d'un toqué à laquelle vous vous intéressez d'une façon si aimable et si utile, — ce qui ne se rencontre pas toujours : voyez-moi plutôt. Mais je ne me décourage pas...

J. JACQUEMART.

23 octobre 1864.

Avez-vous pensé, mon cher ami, que je m'occupais quelquefois de vous, au point de vue des bibelots, j'entends ?

Je ne sais trop, car chacune des lettres que je vous ai écrites parlait bien de mes recherches, mais jamais d'aucune trouvaille ; aussi comme elles étaient longues et entortillées ! Donc, quand on n'a qu'une mauvaise nouvelle à donner, on l'enveloppe le mieux qu'on peut ; aujourd'hui j'aborde franchement la question :

J'ai trouvé quelque chose et je vous l'envoie.

Ce quelque chose me paraît très joli, très curieux, très drôle, très amusant, très très ... , la preuve en est que sans balancer, mais non sans marchander, je l'ai acheté dans les mêmes cinq minutes où je l'ai découvert.

J'étais si confus aussi de ne rien vous avoir encore trouvé. Je crois que cette fourchette dans ma poche (c'est une fourchette Louis XIII) j'étais plus léger, le cœur plus épanoui, que je ne m'étais jamais senti, même dans mes meilleurs jours à soulier : et ce n'est pas peu dire !

Enfin, je suis fier. Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit-on. J'ai franchi le premier pas, l'espace m'appartient ! — boum !

Je crains fort que vous ne soyez en ce moment en Auvergne, où vous m'annoncez devoir faire un tour, car cela retarderait pour ainsi dire le jour de ma trouvaille jusqu'à celui de votre retour. Mais non, n'en croyez rien, c'est bien le 7 octobre que j'ai pincé le susdit objet, un vendredi. Un jour qui m'a toujours porté chance.

Ma collection va toujours grandissant. Le meuble que vous connaissez semble dire avec la majesté de l'acajou : arrête-toi, tu n'iras pas plus loin ; balivernes dont rien à s'épouffer les mules friponnes des soubrettes, qui escaladent adroitement les rangs de leurs compagnes et vont se blottir en minaudant à côté des solennelles babouches des Nababs. Quelques patins de damoiseau se faufilent au milieu des odalisques, laissant le cachemire brodé de petites nacres pour courtiser un velours brodé d'argent semé de perles fines. Demain ce sera le tour de celles aux soies brillantes. Les bottes fortes des cavaliers Louis XIII se tordent de dépit et frappent de leur talon carré en se voyant arrêtées par leur poids et dûment clouées au mur au milieu de ce tumulte galant. Elles se consolent en racontant à leurs voisines du siècle suivant les aventures de cour de ces patins au haut talon qui, en grande dame blessée de l'abandon de ses galants, regardent avec une fière arrogance les babouches de ces moricaudes. Et les mocassins, les sandales sauvages, qui ne comprennent rien à tout ce scandale, ouvrent de grands yeux et montrent, comme leurs dents blanches, les broderies vives de porc-épic dans leur rire silencieux ! L'autre jour, un grand sec du Sénégal s'aventura parmi les bouffettes et les boucles d'argent de la Régence ; or, le malheureux, s'il n'avait été si coriace, je crois qu'il n'en serait rien resté. Et mon gros lourdeau de sabot qui s'était jusque-là tenu piteusement à l'écart, voilà qu'il se met à faire éclater son gros rire à la déconfiture du négillon, et dans sa gaieté grossière, voilà qu'il écrase le pied nignon d'une coquette. Toutes se retournent sur lui et vont le chasser honteusement, quand les cris d'un tout petit bébé tout de soie bleu brochée, qui sommeillait sous son ample abri, demandent grâce pour lui. Le bébé détourne à son profit l'attention générale ; on le choye, on le caresse et le calme renaît. — Sera-ce pour longtemps ? A la première arrivée d'un nouveau, tout le vacarme sans aucun doute va recommencer. Il va déranger un couple qui s'était habitué à se tenir serré dans une étroite intimité, il se trouvera à côté d'un compagnon qui ne pourra pas le sentir. — Qui sera-t-il ? Quel sera sa noblesse, son âge, son caractère ? Sera-t-il aigri par les tourments et les infirmités ? Aura-t-il l'humeur facile et gaie d'une santé bien conservée ? Viendra-t-il d'Auvergne, viendra-t-il de Moulins ? Dans ce cas, il aura bien des poignées de mains à recevoir. Viendra-t-il d'Avignon, où un vieil amateur le retient ? On lui dira de prendre place, avec la politesse un peu sèche réservée à ceux qui se font trop attendre.

C'est ce qui fait les longues causeries des vieux à boucles d'argent, et je me plais souvent le soir à écouter aux portes. Je sais leurs secrets, je prends note de leur âge, je cherche à fixer l'année et le pays de leur naissance ; tout cela moitié sérieux, moitié riant, riant de leur tournure, riant de moi et de ceux que je fais rire.

Peut-être ma longue épître vous aura-t-elle au contraire fait bâiller. Je vous en demande pardon, et puis la figure bouffonne de ce cavalier Louis XIII qui presse de ses caresses sa belle dame, sans ôter seulement son chapeau, vous consolera sans doute de l'ennui que je vous cause.

Moi, je vous ôte mon chapeau et je vous serre la main d'amitié.

J. JACQUEMART.

25 février 1865.

Mon cher ami, si le temps est aussi triste, aussi décourageant chez vous qu'ici, vous êtes bien à plaindre. Pour moi, j'en ai le spleen, et c'est par la force de l'habitude que je me lève le matin et que je reste éveillé tout le jour, car si je m'écoutais, je me blottirais dans quelque coin à la façon des marmottes, et j'attendrais pour me ressusciter que le printemps soit venu.

Heureusement que le mois se termine et que le suivant doit vous amener ici; je compte sur votre séjour à Paris pour me ranimer un peu. Allons-nous assez courir le bric-à-brac et les musées! Et Pourtalès, et Michel Pascal, et tous les coins où quelque ustensile ancien se cache. Et les dissertations savantes devant mes trésors, et les poignées de mains devant vos cadeaux.

Allons vite, faites vos malles, bourrez votre gousset, crevez votre carton d'épreuves d'eaux-fortes et venez vite.

Mais que de vilains jours vont s'écouler encore d'ici là; que de pluies, que de gelées, que de neiges et de dégels; que de giboulées et que de bourrasques! J'en ai le frisson.

Je rentre dans ma coquille et je vous dis bonsoir. Brooum, brooum, brooum...

J. JACQUEMART.

Novembre 1865.

Mon bon ami, me voici bien en retard; mais c'est décidément mon rôle cette année. A l'année prochaine les plaisirs, les distractions et les instants de repos; pour celle-ci tout m'est refusé.

Coume vous l'avez vu en recevant votre numéro de la *Gazette*, le *Miroir de Montbrizon* n'est pas encore gravé. A l'heure qu'il est, je viens de donner le dernier coup de pointe; je vernis le dos de la planche et je vais mordre. Souhaitez-moi bonne chance, mais dès maintenant, car lorsque vous recevrez cette épître la chose sera faite et... je ne sais si mes yeux auraient la force et la patience de recommencer tous ces microscopiques détails.

Lord Hertford est arrivé avec des splendeurs du XVIII^e siècle. Tout ce que Sèvres a jamais produit de plus magnifique, tout ce que Boulle et Gouthières ont fait de plus royal, et Clodion, et Falconet; tout se trouve là, et il faudra que je grave pas mal de ces précieuses choses, et puis des armes de l'Empereur, etc. Peut-être le temps manquera-t-il et tout cela se réduira-t-il à un nombre beaucoup plus restreint que l'on ne croit. Mais toujours est-il qu'il me faut être là et *travailler*. De plus, on m'a fait l'honneur et la charge de me mettre du jury des récompenses, ce qui doit me prendre beaucoup de temps.

Ma famille s'est décidée à changer de quartier. La première fois que vous viendrez ici vous nous trouverez dans le quartier de l'avenue de l'Impératrice. Vous serez sans doute moins rare par là. Je vais donc déménager aussi et j'ai trouvé même maison un appartement mieux que le mien et libre. Je vais m'y installer de suite. Autre perte de temps. J'ai enfin une petite vignette croustilleuse à faire pour un petit volume que réimprime Techener et que je lui ai promise depuis longtemps. En un

mot, si ma santé me permettait de travailler la nuit, je n'aurais que ce moyen d'arriver à remplir mes promesses et un peu mes poches, qui grâce à quelques chaussures sont un peu dégarnies.

Figurez-vous que je viens d'avoir une paire de chaussures de grande dame, de princesse bien sûr, d'une beauté, d'une fraîcheur, d'une coquetterie, d'une richesse, d'une splendeur, dont rien n'approche. Étoffe de soie, gros de Naples, je crois, d'un vert précieux, ornée d'une broderie luxueuse d'argent couvrant tout le devant jusqu'à la fine pointe, jusqu'au talon qui a vingt-cinq centimètres de hauteur (sérieusement 0^m, 44^c). C'est Louis XV (ou XIV peut-être) et joli à faire envie à la plus coquette Parisienne. A côté de cela j'ai une sandale égyptienne dont l'antiquité se perd dans la brume, etc.

J. JACQUEMART.

Ce 17 août 1865.

Mon cher Queyroy, voilà bien du temps que je n'ai causé un moment avec vous, et ce n'est pas sans un certain embarras que je reprends la conversation interrompue.

Qu'avez-vous donc fait tout ce temps ? Vous avez pris le bon air et le bon côté de la vie. Moi, mon cher ami, j'ai été un peu malade et très surmené. Je viens d'être enlevé quelques jours de Paris par un de mes bons amis qui, comme vous, me veut du bien, et me sachant fatigué m'a sorti de mes affaires pour aller avec lui voir un coin de Normandie.

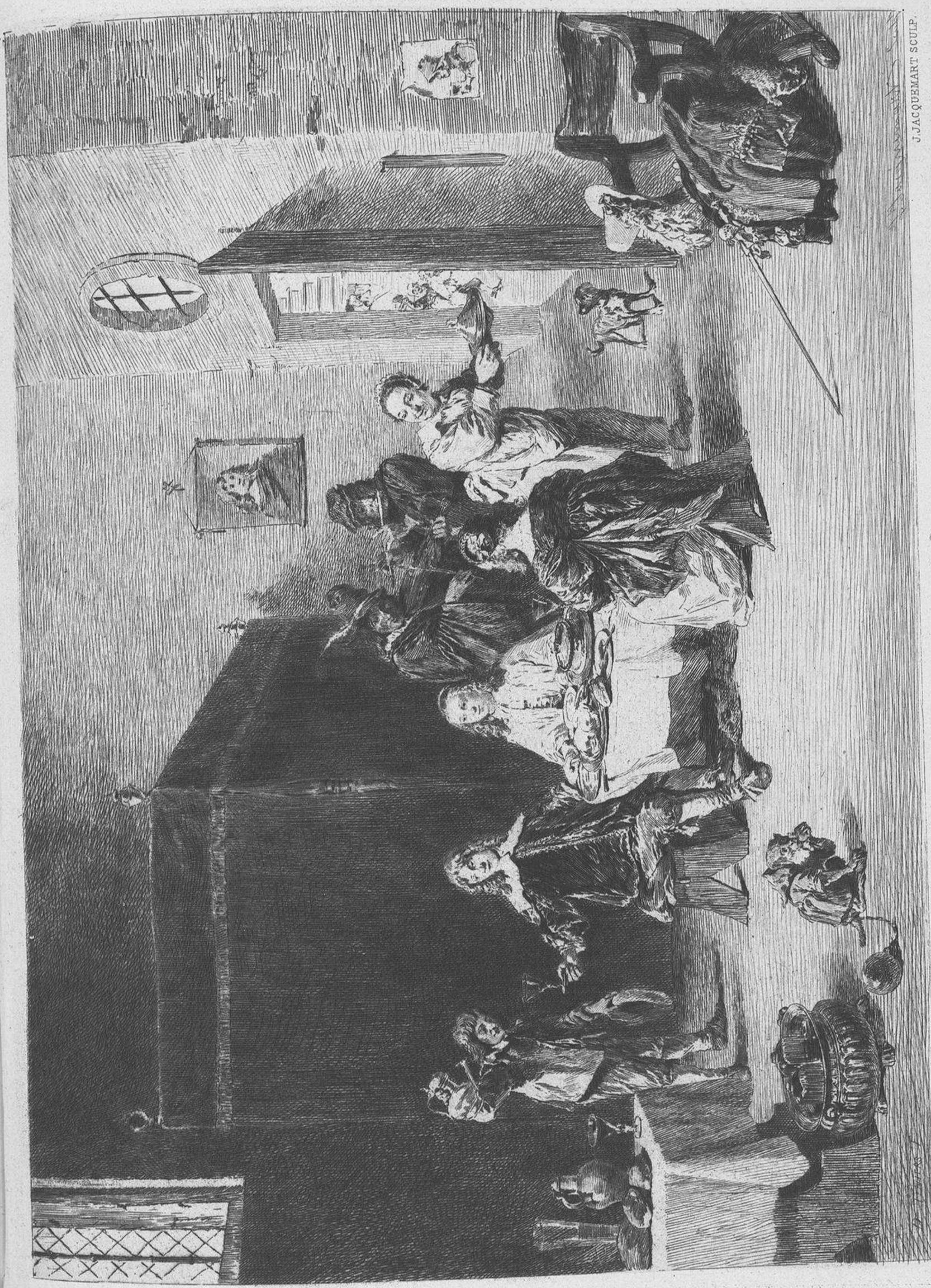
A mon retour j'ai un peu aidé mon père dans l'entreprise difficile et courageuse à laquelle il a pris une part fort active, je veux parler de l'Exposition rétrospective de l'Union centrale des arts appliqués à l'industrie. Le comité dont il fait partie a réussi, non sans peine, à réunir au palais de l'Industrie la majeure partie des collections importantes de Paris, et en si peu de temps, qu'on se demande comment cela a pu se faire. Quel dommage que vous ne soyez pas ici ! Quelles séances nous irions faire là devant ces nombreuses et riches vitrines ! Mais vous recevez la *Gazette* et son nourrisson la *Chronique*, et vous savez déjà le nom de la plupart des exposants. Bientôt vous saurez aussi quels sont les objets les plus curieux, les plus remarquables. Mais qu'est-ce que lire ces choses que l'on voudrait voir, et même souvent avoir ? C'est parler beefsteack à qui crève de faim, c'est un peu ce que je fais moi-même en vous parlant de cette exposition que vous avez peut-être bien envie de voir. Venez donc, voyons, quelques jours au moins. En tous les cas, pardonnez-moi cet aiguillon, s'il est importun, mais j'ai tant pensé à vous devant certaines vitrines ! — Les princes Czartoryski ont, entre autres choses (ceci est pour moi), un certain soulier. Ah ! ! Ils me l'ont fait toucher, c'est vrai ; je l'ai retourné, palpé, flairé, caressé, peint, — tout cela est vrai, mais ce sont eux qui le possèdent. Ah ! !

Vous voyez que je ne me suis pas guéri. J'ai vu heureusement là-bas beaucoup de gens aussi toqués que moi à leur manière, et quelques-uns beaucoup plus avancés dans la maladie, — je n'exagère rien, — un certain Le Carpentier surtout, l'idéal du genre, le type, quoi, — et d'autres.

Je vous remercie bien tard, c'est vrai, de l'offre aimable que vous m'avez faite, d'aller vous rejoindre à Vendôme. Je n'ai pu — j'ai laissé passer le temps — je suis affreux, intraitable, insociable, — tout ce que vous voudrez, — mais je m'en récompenserai lorsque vous serez de retour à Moulins.

Sur ce, à bientôt, j'espère, d'une façon ou d'une autre.

J. JACQUEMART.



J. JACQUEMART SCULP.

TENIERS LE JEUNE PINX.

L'ENFANT PRODIGE
(Galerie de San-Donato)

Imp. A. Salmon.

Gazette des Beaux-Arts.

20 avril 1866.

Mon cher ami, c'est là une bonne lettre que celle que vous m'avez écrite dernièrement, et si elle contient un reproche il est bien balancé par tant de choses aimables. Vous savez combien je suis paresseux à écrire et combien il faut que je ressente de sympathie pour un ami véritable pour que je me laisse aller au flux épistolaire.

Certes, si la manie d'écrire est un signe du temps, je suis fortement rétrograde.

Qu'avons-nous fait l'un et l'autre depuis ce 8 février où vous avez eu la bonne pensée de venir causer un peu ensemble? Vous me le direz bientôt à votre arrivée prochaine dont je me réjouis fort. Cependant si je ne pensais qu'à moi, je vous dirais : retardez plutôt de quelques jours que d'avancer votre voyage; la machine que je dois faire d'après mon nouvel et illustre ami n'est pas encore sur le chantier et il va falloir, sitôt que le *lâchez tout* pourra être prononcé, que je lâche en effet tout pour ne m'occuper que de cette gravure qui est horriblement pressée, incommensurablement longue, et affreusement en retard¹. Et cependant je ne voudrais pas vous lâcher.

Voilà un mot que je n'aurais pas dû permettre à ma plume invalide; voyez le sort, je venais de le lâcher ce traître mot, qu'entrent : Darcel pour me parler d'un article pour l'*Illustration* au sujet du *Paroissien* dont vous avez peut-être vu, *et avec étonnement*, l'annonce dans la *Chronique*, après lui M. Barbet de Jouy, pour son ouvrage, après Boetzel pour un bois qu'il me grave dans le *Paris-Guide*, et ainsi jusque passé l'heure du courrier : c'était jouer de malheur. — J'ai l'air de poser pour l'homme occupé, mais je vous assure, mon cher ami, avec la mauvaise habitude que j'ai de ne pouvoir me lever de bonne heure, par suite de l'autre mauvaise habitude que je conserve de me coucher tard, si je ne travaillais sans relâche jusqu'à cinq heures et demie ou même plus (si le temps le permet), je n'arriverais à rien qu'à me faire honnir de tous éditeurs, amateurs et autres honorables personnages qui *veulent bien m'honorer de leur confiance*.

Mais j'arrête là mon boniment, qui n'a d'autre but que de me faire excuser d'avoir laissé passer deux jours entre le commencement et la suite de ce griffonnage. Quand je dis suite, c'est beaucoup, il en est complètement dénué. Je continue, quoique arrivé déjà à la quatrième page, celle des annonces, qui sera fatalement ratée, car je n'ai pas le plus petit couteau, la moindre fourchette à faire danser devant vos yeux pour me venger (quand ce ne serait que cela) des longues rêveries que m'a causées votre homme à la poulaine. Il m'a fait passer en revue les moyens les plus insensés, les projets les plus fantastiques. Voyons, préfère-t-il le stylet aigu, le poison lent ou le cachot humide? Je suis décidé à lui envoyer ce qui lui réussirait le mieux à trente lieues, à cent lieues, au bout du monde. Imprudent, de me dire des choses comme cela!

Je pioche en ce moment aux bois qui accompagneront le second volume de mon père (bibliothèque Hachette), car les dessins du premier m'ont rendu malade.

Je pioche pour M. Barbet de Jouy, et je n'avance pas à mon gré. J'attends toujours le dessin de Meissonier, qu'il faudra sans doute que je grave en moitié moins de temps qu'il me faudrait.

1. Le *Défilé des populations lorraines devant l'Impératrice*, à Nancy, d'après un dessin de Meissonier.

Peut-être bien arriverez-vous avant que je n'aie pu commencer, c'est encore ce qui vaudrait le mieux.

Dans cette bousculade dont mon style se ressent fort, je délaisse le bric-à-brac, je déserte les expositions de vente, je fais les salons tant que je puis et renonce aux agaceries des bals costumés. Aussi je n'ai pas grande nouvelle dans mon sac.

A revoir. Que nos tournées chez les Philistins soient heureuses, que la chance nous accompagne dans nos expéditions et veille à notre chevet.

Astuce et poulaine. Ferraille, bibelot et amitié !

Bien à vous,

J. JACQUEMART.

10 juin 1866.

C'est bien gentil à vous, mon cher Queyroy, de me féliciter de la médaille que je viens de recevoir. Je vous en remercie sincèrement.

J'aimerais bien, croyez-le, aller vous serrer la main chez vous, mais vrai, le temps passe avec une telle rapidité que je ne pense pas pouvoir me tenir tranquille une pauvre semaine cette année. Je n'avance pas, et puis le petit voyage quotidien que j'ai à faire de Neuilly au Louvre et réciproquement, tout en me donnant un peu d'air et d'exercice, ne laisse pas que de me faire perdre une bonne heure matin et soir. Et puis les relations, les visites, et tous les bienfaits de la civilisation, prennent aussi de mon temps tout ce qu'ils peuvent. Enfin, je me débats continuellement entre ce qu'il faut, et ce que je voudrais faire. Excusez-moi, présentez tous mes regrets à votre femme.

Il y a un siècle que je n'ai mis les pieds chez un marchand. Je pense cependant à vos couteaux chaque fois que je passe devant l'ancre béant et tentateur d'un bric-à-brac. Les souliers Le Carpentier ne valaient pas les quatre fers d'un chien ; un cependant, en bois sculpté du milieu du xvi^e siècle, était fort joli, mais ce n'est pas dans mon cadre. Il était couvert d'ornements et de figures mythologiques finement sculptés.

Bon serrement de main, bien à vous,

JACQUEMART.

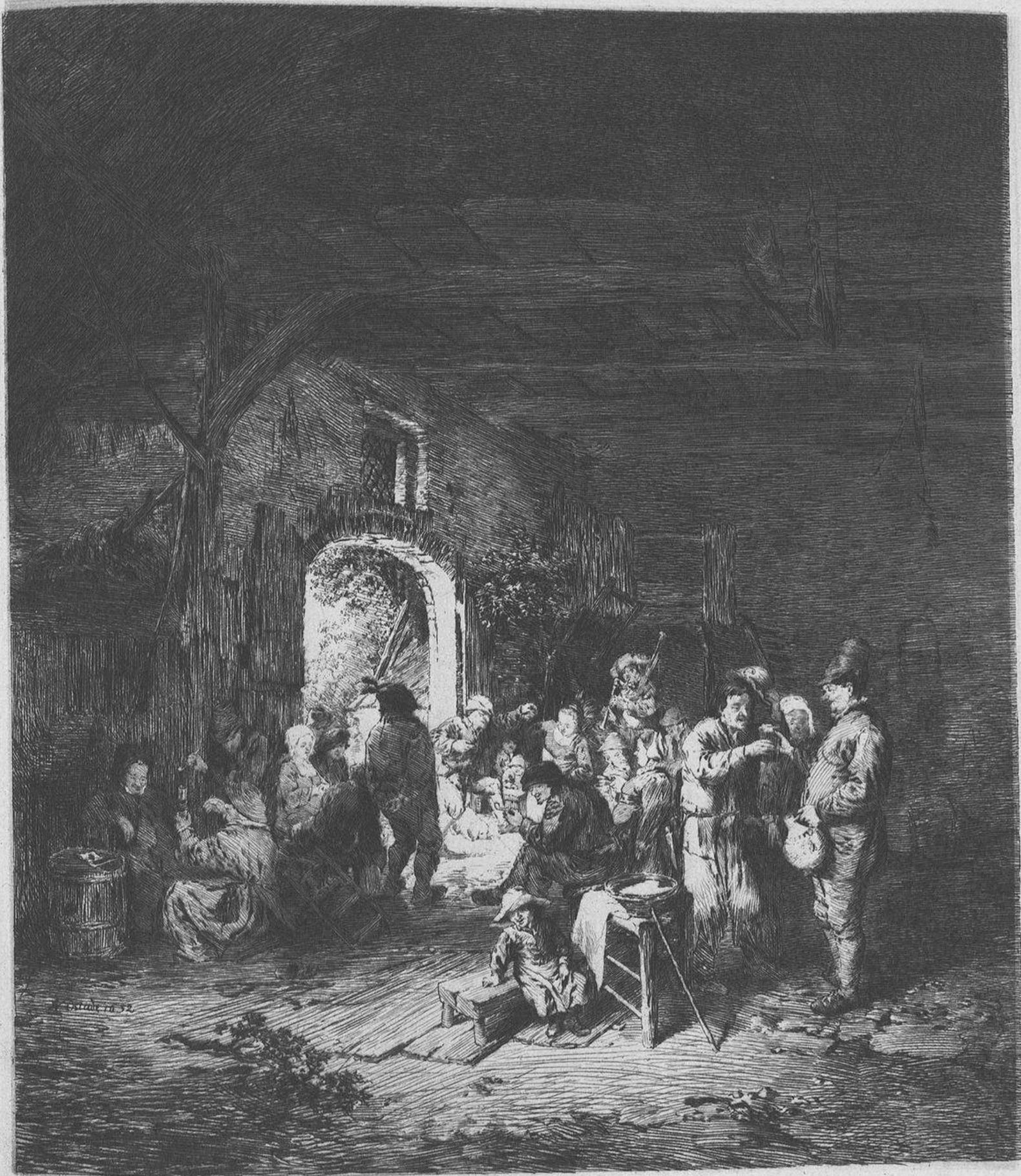
Mai 1867.

Mon cher Queyroy,

Je vous fais grâce de toutes mes récriminations, excuses et belles raisons sur le silence qui a régné trop longtemps entre nous.

J'ai fini, Dieu merci, la gueuse de planche qui en a été la cause et presque sans prendre le temps de souffler. Je suis retourné au Louvre où les nez commencent à s'allonger.

Je me suis cependant payé l'exposition deux ou trois fois et me suis laissé aller à y déposer quelques-unes de mes chaussures. Si elles chassent les mouches, elles attirent le monde, et si j'avais pris le temps et la peine de placer les étiquettes indiquant leur époque reculée et les noms des puissants personnages dont elles nous apportent l'empreinte et le parfum, il aurait fallu un peloton de gendarmes pour faire reculer la foule ; c'est dans cette prévision que je m'en suis abstenu jusqu'à ce jour.



J. J. Goussier del. aqua fort. 1847

En dehors de ma vitrine, je suis obligé d'avouer qu'il y a des choses assez belles et souvent intéressantes.

Venez donc, venez sans tarder, car je vous assure que dès maintenant vous aurez assez à voir pour ne point le regretter.

Rien de nouveau en bibelots.

Remerciements pour vos souhaits, vos compliments, votre épreuve, doléances pour le sort de votre grande planche que je vais aller prendre à la *Gazette*.

Je vous refais mes compliments pour votre *Vieux Vendôme* ; et honneur au cuivre méconnu !

Votre bien dévoué,

J. JACQUEMART.

1^{er} février 1868.

Mon cher ami,

Je vous remercie de la lettre bien aimable que vous m'avez adressée, mais je ne veux pas me rappeler quand : il me faudrait encore me frapper la poitrine et cela me reste à faire si souvent que j'en ferais une maladie.

Je passe à la substance.

J'ai fini les planches d'armes et j'espère vous crever les yeux à vous et à bien d'autres, car presque personne encore ne les ont vues. Venez donc vite avant que les oculistes n'augmentent leurs prix. Et vous, ne faites pas monter les coiffeurs, épilleurs et barbouilleurs de barbe et de cheveux, car j'en aurai bientôt besoin, si cela continue. Cette bonne charge de parler de poils blancs dans une barbe comme la vôtre ; allons, vous faites de la coquetterie.

J'ai travaillé tous ces temps-ci avec une assiduité telle, que j'ai abandonné toute espèce de collection, la mienne, que dis-je, les miennes et les autres, même celle de M. R... que j'ai le regret de ne pas avoir vue. Cette vie de Paris, c'est à en perdre la tête, et si on avait de l'argent donc ! — Enfin nous voici en carême et dame, on va manger de la morue et payer ses dettes. Je suis rentré au bercail, et je m'attends, un de ces quatre matins, à vous voir ouvrir ma porte avec cette bonne humeur et cette belle mine que ne déparent pas vos trois poils blancs, dont, entre nous, vous êtes fier. Allons bon, je relis votre lettre et vous ne disiez que deux ; voilà comme on écrit l'histoire.

A bientôt, mon cher ami, et mordez ferme.

Je vous serre la main cordialement.

J. JACQUEMART.

Mon cher Giacomelli,

Votre lettre m'a fait bien plaisir et je cherchais de vos nouvelles. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ; mais il semble que ce temps a été bien lent dans sa marche, tant il a pesé de son implacable fatalité ! Il semble qu'il y ait dix ans.

Vous me demandez ce que j'ai fait. Permettez-moi d'être court. C'est pour moi une véritable peine que de repenser à tout ce passé.

J'ai fait simplement ce que je considère comme le devoir naturel de tout citoyen. Je me suis fait so'dat ; ayant bon œil et des jambes comme tout le monde, ma carabine

ne me semblait pas moins utile que bien des dorures et des bottes à revers qui ne sortaient pas des Champs-Élysées.

J'ai été à différents combats ; à la Jonchères, le 21 octobre. J'ai vu tomber bien du monde et de bons camarades. J'ai été épargné, c'est une grâce du ciel.

J'ai vu de tristes et de grands spectacles. Après de sourdes rages, j'ai eu de grands abattements. L'évacuation du mont Valérien ! les Prussiens dans ma rue !

Pendant la Commune, ma famille sous les obus, là, à cent mètres des remparts, ne voulant pas me laisser, ni partir, et subissant avec moi et nos pauvres collections un bombardement incessant, descendant d'étage en étage à mesure que les murs s'éventraient.

Le 26 mai, nous partons cependant, n'ayant pour tout bagage que nos poches, et nous attendons à Bruxelles. Les obus respectent les bibelots et le quartier est trop mauvais pour être visité. Nous avons donc à peu près tout retrouvé. Là-bas j'ai travaillé beaucoup.

La *Gazette* vous a dit ce que j'ai fait, et lorsque vous me viendrez voir je vous le montrerai. Ce sont des eaux-fortes, des aquarelles, — et de grands feux pour chauffer et sécher un peu les plâtres neufs de la maison.

Venez donc bientôt.

Je vous envoie, avec tous ceux de ma famille, mes compliments pour M^{me} Giacomelli et pour vous, mon cher ami.

J. JACQUEMART.

Juillet 1874.

Mon cher Queyroy,

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit ; je le fais avec d'autant plus de plaisir, maintenant que ma santé semble enfin se consolider. Que la saison reste belle encore, et j'espère être assez refait pour pouvoir supporter l'hiver chez moi ! — Je ne suis pas désireux, vous le voyez, de goûter à nouveau de cette existence vide et fastidieuse des eaux. Bien sûr que je conserve bon souvenir de certaines excursions, de certaines personnes aussi, mais tout cela ne vaut pas la famille, et l'atelier, et les camarades, — l'activité enfin.

J'ai revu à l'exposition la suite intéressante que vous avez envoyée. Il est malheureux que la salle où elle est classée ne se hâte pas d'ouvrir. C'est M. de Longpérier fils qui en a été chargé, mais les antiques n'abondent pas, et sa salle attend, et lui aussi.

L'ouverture du 10 a été des plus brillantes. Il y avait un monde fou, le maréchal, le ministre, un cortège compact de hauts fonctionnaires. Quoique venu en simple curieux, en jaquette bleue, je veux dire sans préméditation, j'ai eu l'honneur d'être présenté avec mon père au maréchal et à madame la maréchale et de faire les honneurs de ma collection. J'ai une rangée de bottes épatante, et ce n'est pas ce qui a le moins arrêté le président. Madame la maréchale a plus longtemps examiné les petites mules et les babouches orientales. Celles en perles fines de Perse l'ont ravie, et elle a fait marcher avec une joie marquée la mécanique des patins indiens à fleurs de lotus mobiles. La fleur qui s'ouvre a un succès établi maintenant. Le public, qui voyait de la salle précédente les haltes successives du cortège, s'est porté en masse à son tour aux mêmes endroits, et l'encombrement s'est perpétué toute la journée, ce qui n'a pas

manqué de faire hausser chez le bric-à-brac l'article savate. Mais le fait est acquis que si ma collection est originale, elle n'est pas idiote, comme M. Champfleury a bien voulu daigner le dire.

Mon père a fait les honneurs de sa salle Chine et Japon, et les robes brodées et les peintures ont été fort admirées.

.....
Je vous serre la main de cœur,

J. JACQUEMART.

Paris, 15 octobre 1875.

Mon ami,

Ma douleur ne peut se dire et je suis sans courage devant ce malheur qui nous frappe si subitement.

Mon pauvre père semblait aller mieux et l'on espérait la convalescence, quand il nous a été enlevé comme par un coup de foudre.

C'est affreux.

Je ne peux que pleurer.

Je vous serre la main.

J. JACQUEMART.

Menton, Maison Fontana, le 3 janvier 1876.

Mon cher ami,

.....
Vous avez appris que la collection de mon pauvre père est maintenant assurée d'une place digne d'elle et de lui¹. Ça a été pour moi une bien grande satisfaction. Vous apprendrez aussi avec plaisir que le livre laissé par lui, et auquel il avait consacré ses derniers efforts, paraîtra cette année, ce printemps si c'est possible.

A ce propos je vous dirai que je serais bien aise que parmi les dessins que je fais en ce moment, il y eût quelque objet de votre collection. J'aimerais à y grouper autour de son nom ceux de ses amis.

N'avez-vous pas quelque crédence, quelque bahut, coffre, armoire, fauteuil, table, enfin quelque objet mobilier bien caractéristique d'une époque? Écrivez-moi ce que vous pensez choisir comme étant le plus digne de représenter, dans une *Histoire du mobilier artistique*, votre collection, en même temps que la note précise d'une époque ou d'un art se rapportant à l'habitation de luxe.

Envoyez-moi, si vous voulez bien, des photographies d'une dimension suffisante pour bien lire les détails; ou mieux, ne me feriez-vous pas le dessin à la plume qui me servirait, avec quelques rehauts s'il le fallait, pour faire cliché par Gillot?

Voyez cela et voyez surtout le désir que j'ai de vous être agréable.

Votre bien dévoué et sincère ami,

J. JACQUEMART.

1. Elle fut acquise par M. A. Dubouché pour le Musée céramique de Limoges.

Menton, Maison Fontana, le 7 janvier 1877.

Mon cher Giacomelli,

Votre lettre me fait autant de plaisir que m'avait fait de chagrin votre silence prolongé. Vous avez raison de prendre soin de mon amitié, car je vous assure qu'elle est réelle et sincère. Vous dites bien aussi que la vie est triste. Je me rappelais, en apprenant la mort de ce pauvre H. Monnier, le dîner chez vous, où avec Solon, Burty et d'autres camarades, nous étions si insoucians, si confiants.

Par quelles épreuves, par quels chagrins plusieurs d'entre nous ne sont-ils pas passés ! Quelle succession de tristesses et de peines cruelles n'ai-je pas, moi, éprouvée !

Je pioche tant que je peux, et c'est là surtout qu'est l'oubli et la force, — car le travail ne trompe pas. — J'ai eu la consolation de faire paraître le dernier ouvrage de mon pauvre père. C'était une pieuse mais lourde mission qui m'incombait. J'ai fait de mon mieux ; non pas qu'il n'y ait nulle part à reprendre, mais j'ai sauvé du moins beaucoup de recherches et de travaux qui, l'auteur n'étant plus là, risquaient fort de se perdre, et qui n'attendaient que l'imprimerie pour faire l'honneur d'une vie entière consacrée à l'étude. Mais vos reproches me rendent tout triste.

Voyons, que faites-vous, mon cher ami, et qu'avez-vous sur le chantier après ces ravissants dessins que vous m'avez fait voir à notre dernière visite à Versailles ?

Figurez-vous que je suis ici dans un pays splendide, véritable tentation de peindre et de vagabonder.

J'ai fait quelques aquarelles. J'y ai pris aussi quelques rhumes, car on ne veut pas se croire en janvier — (nulle part d'ailleurs cette année), — et assis en plein air, le *block* au poing, les pieds dans l'herbe, on se laisse pincer tout de même. Mais pas de cartons, pas de bibelots, pas d'amis à enfoncer dans des échanges savants, ou à griser par des dons princiers. Rien que le travail en silence, ou les coups de chapeau réservés de la plage.

Mais qu'est-ce que je vous dis là, à vous — oublieux ami — qui me croyez à l'atelier, qui ne connaissez ni mon départ ni mon adresse.

Oui, on brûle la vie, — et on marche, on marche, sans s'apercevoir des blessés qui tombent en chemin.

Je ne suis pas bien malade encore, puisque je travaille tout le temps et que je n'ai pas vu un médecin depuis plus d'un an, — mais à Paris, pour être absent, on est mort.

Faites tout de même toutes mes amitiés aux camarades qui se rappellent de moi. Présentez tous mes respectueux hommages à M^{me} Giacomelli et croyez-moi bien encore votre sincère ami.

J. JACQUEMART.

Menton, Maison Fontana, 15 novembre 1877.

Mon cher ami,

Nous voici revenus dans notre camp d'hiver, et à peu près installés. J'avais précédé de quelques jours ma famille, afin de faire préparer le plus urgent, et comme il n'y avait rien de prêt, j'ai attendu, à Marseille, que l'on eût au moins fait les lits et posé



Paul Delvaux del.

F. Liénard Imp.

les tapis, car l'été tout se met à l'abri. Là, j'ai fait du port une aquarelle qui est, je crois, enlevée. Mais depuis, avec tous les ennuis de tapissiers, de cuisinières aussi, je n'ai rien pu faire. Nous avons renoncé cette fois à emmener de Paris notre bonne, et ce n'est pas sans peine que nous avons pu trouver une artiste mentonnaise avec laquelle on puisse se comprendre. Mais faut-il jamais se plaindre de couleur locale ! On commence à penser à l'exposition de Nice. Le prince Stirbey vient de m'écrire à ce propos. En peut-on dire autant de celle du Trocadéro ?? On dirait qu'on commence plutôt pour celle-là à n'y plus penser. Quel cahot ! quel chaos ! — Mais je m'arrête, n'en ayant jamais dit autant sur des questions aussi écœurantes.

J'ai retardé pourtant mon départ jusqu'au jour des élections. J'ai porté mon vote aux urnes, mon loyer à la propriétaire, mes contributions au receveur ; maintenant, qu'ils s'arrangent !

Mais si ma situation de santé me désintéresse et m'éloigne de tout, ce n'est pas une raison pour ne pas voir avec tristesse tant d'obscurité, tant de doute planer sur tout et paralyser tout effort. C'est le progrès ! Zim la boum, boum, boum !

Ici nous avons un crieur public qui, par une sonnerie de trompe, nous apporte les nouvelles et les annonces de chiens perdus, et ce restant des temps barbares vaut bien le système Havas, dont les dépêches essoufflées sont tout le temps démenties.

Mais le soleil me tape dans l'œil et annonce une splendide journée ; dehors, dehors ! Je prends mon chapeau de paille, je quitte la plume, et je vous serre, mon cher ami, bien de tout cœur les deux mains.

J. JACQUEMART.

Menton, Maison Fontana, 7 décembre 1877.

Mon cher Queyroy,

Il fait un temps absolument maussade, presque journellement de la pluie et du temps gris. La saison est en retard encore, et par la campagne c'est l'automne en plein. Plantureux, touffus sont les arbres, bruyants et gonflés les torrents ; c'est un aspect que je ne connaissais pas, et lorsqu'une brise de mer nettoie le ciel, que le soleil reluit sur toute cette nature lavée à grande eau, c'est étincelant de fraîcheur et d'intensité, vraiment merveilleux. Le lendemain, tout ce brillant décor est éclipsé, la toile est tombée avec la pluie et on est prisonnier chez soi.

Il faut prendre le temps comme il vient, et en attendant que le bleu réglementaire nous permette promenades et études, nous nous reposons de cette saison de Paris vraiment bien laborieuse.

A ce sujet je vous dirai, mon cher ami, que je suis encore bien dépaysé après cette avalanche, cet encombrement d'épreuves à corriger, de mises en pages, de dessins, de gravures, d'objets d'art. Je n'ai plus rien de ce livre ¹ qui m'a occupé un an, que l'impatience de savoir comment il sera accueilli ; — rien, pas une feuille. Je sais qu'il est en brochage, qu'il est probablement même en librairie déjà : voilà tout. Nous sommes le 7 décembre. C'est vrai qu'il aurait pu être prêt plus tôt, mais quand je pense à la besogne qu'il y avait, je suis content encore d'y être arrivé.

Mais avec quel serrement de cœur je le verrai, ce pauvre livre si longtemps rêvé

1. *L'Histoire du Mobilier*, par Albert Jacquemart.

par mon regretté père, ce livre auquel il travaillait chaque jour et qu'il ne devait pas voir imprimé ! Triste la vie !

.....

J. JACQUEMART.

Le 21 janvier 1879.

Mon cher ami,

Ce 21, c'est un gros *mea culpa* qui me résonne au profond de la poitrine, autant que l'auscultation savante d'aucun charlatan. — Votre bonne lettre pourtant, quelle joie elle nous a causée à tous ! Mais voilà, ici tout est alangui, — tout traîne. Je voulais vous dire dès le soir combien nous avait fait plaisir votre bon souvenir, il avait fait bien beau, juste avec le nouvel an le soleil est revenu (soleil trompeur !), et j'ai remis au lendemain, un peu las de la promenade, des visites, de ce soleil printanier. C'est le premier verre de l'ivrogne... le premier retard d'une lettre. Mais ce soleil était un faux soleil, que les loueurs de villas et autres agents de location avaient décidé à paraître un jour pour empêcher les étrangers, navrés de décembre, de ses pluies et de ses neiges, à filer plus loin, où ils auraient eu ailleurs pluies, neiges, etc. — Il y en a eu partout. Et alors quand le marasme nous a repris, l'encre, tant les idées étaient noires, est devenue un objet d'horreur, — les lettres un déversoir à notre tristesse du temps. J'ai attendu, et vous m'avez maudit.

Les événements que vous m'annonciez, eux, n'ont pas à attendre longtemps, il paraît. Je ne sais encore les personnes dont vous croyez la destitution prochaine, mais le vent souffle de ce côté. Encore une fois, vous ne m'avez fait deviner aucun nom. Mais puisque en haut lieu on laisse tout faire, tout ! — changements de personnes important peu.

Allons à Yedda ou à l'Assommoir ! ! — ou mieux, restons chez nous, en famille, — indifférents à ce qui n'est pas la maison.

.....

J. JACQUEMART.

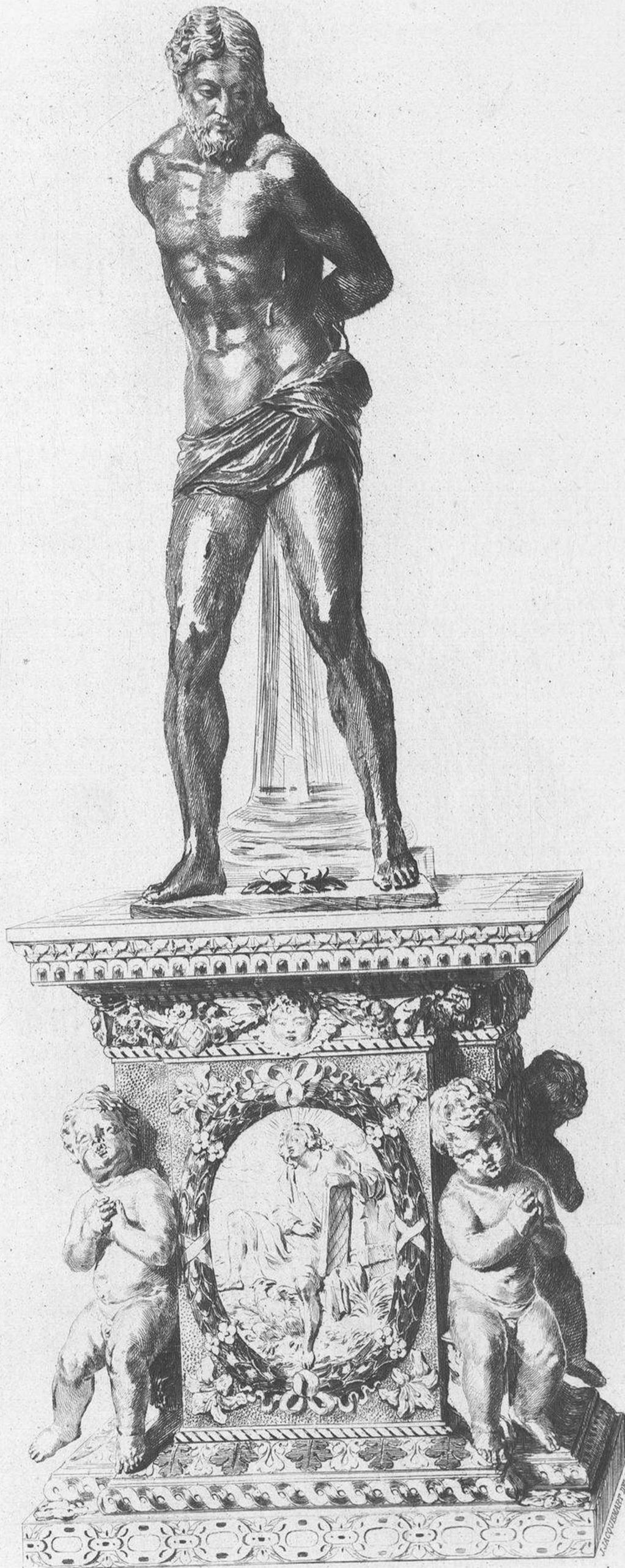
Paris, 10 janvier 1879.

Mon cher Queyroy,

L'épreuve que je vous ai mise de côté est là auprès de moi, et dès le jour de votre bonne lettre je voulais vous l'expédier, mais il fallait chercher un carton pour la protéger dans le voyage... et cette recherche d'un carton, au milieu de visites nombreuses, au milieu de travaux que j'ai plus de soucis à terminer en temps opportun, maintenant que jamais.

Enfin je le tiens, ce carton. Pourtant si je n'étais si en retard, j'en chercherais un autre, il est un peu court. Tous ces détails paraissent d'un puéril ! eh bien, pourtant c'est cela qui mange injustement une partie de la vie.

Je suis sûr, d'après votre lettre, que vous avez cru que mes aquarelles de ce voyage étaient encore là, et que je les cachais. La vérité absolue est que cette année je n'ai pu montrer rien de ce que je rapportais, ayant eu la chance de tout voir partir en bloc dès mon arrivée. J'en ai été bien content, mais pourtant je regrette par instant



LE CHRIST À LA COLONNE
(GEMME DU LOUVRE)

Gazette des Beaux-Arts

Imp. Ch. Chardon aîné.

de ne les avoir pas moi-même assez vus, ces dessins qui me rappelleraient qu'il y a des pays où en juin et juillet on a trop de soleil ! nous qui sommes constamment sous la pluie !

.....

J. JACQUEMART.

Menton, villa San-Benedetto, le 27 décembre 1879.

Mon cher Queyroy,

Je puis donc vous écrire, vous dire tout le plaisir bien vrai que m'a fait votre bonne et si cordiale lettre. « Quel ton d'assurance, » vous dites-vous. Eh mon Dieu ! c'est que j'ai en effet une bonne excuse. — Je suis maintenant bien remis, — mais j'étais encore retombé au fond ! Un accident au milieu d'un état de santé tout à fait satisfaisant, l'avait encore compromis, et il a fallu patiemment regagner le bord. J'y suis, et il faut bien reconnaître qu'il est hospitalier, que le soleil est doux, l'azur agréable ; mais c'est agaçant de ne pouvoir pas plus compter sur rien de stable. Je piochais ferme, j'avais passé un automne excellent, et puis crac, rien ne va plus, comme on dit à Monte-Carlo.

Que je vous félicite, mon cher ami, du succès de votre fils. Que vous devez en être heureux, je le juge d'après le plaisir que nous en avons tous éprouvé. Certes, vous avez raison en pensant que le droit et l'honneur de servir sa patrie n'ont rien à perdre en étant pris en main par des jeunes gens instruits, bien élevés, faits aux devoirs et aux traditions de la famille. Le fils de Giacomelli officier, celui de Bonnaffé, marin, tant d'autres, — et il y a là une espérance et une consolation pour l'avenir. Quand on parle vrai, on risque bien un peu d'abord d'être Prudhomme et de paraître rabâcher. — M. Prudhomme ! Eh bien ! au fond, notre mal, en France, c'est de ne pas l'être assez. — Rire de tout et laisser faire, ça n'a rien déjà de si malin.

.....

J. JACQUEMART.

Mon cher Queyroy,

C'est encore de Menton que je vous écris, de ce Menton contre qui on maugree tant de fois, et qui pourtant retient et retient tant. Comme je comprends la vie paisible des heureuses gens qui s'y bâtissent un bon nid et s'y laissent vivre tranquillement ! Et pourtant quand il m'arrive, comme dernièrement, d'avoir besoin de quelques trois, quatre jours de repos, la tristesse mortelle me prend, et j'ai des envies folles de tout jeter dans les malles et de partir. — C'est si intolérable la situation qui m'est faite ! Je ne souffre pas, j'ai une activité de volonté plus vive peut-être que jamais, et avec ça une telle indigence de respiration que la fatigue corporelle est au bout de tout effort un peu prolongé. — Il faut dire que nous avons eu des temps lourds et orageux, très peu favorables, au contraire bien énervants. Nous avons été jusqu'au tremblement de terre, tant le fluide électrique régnait dans nos parages. A une heure dix minutes, l'autre nuit, on a été réveillé et presque jeté hors du lit ; mon transparent s'est fendu dans ma chambre par suite de la vibration.

Je reprends ma lettre interrompue non par un tremblement de terre, mais par une

visite qui pourrait éveiller aussi des idées de bruit, M. Armstrong, non l'inventeur des canons, mais le peintre anglais.

Aujourd'hui il fait meilleur et je suis aussi d'humeur moins sévère, — mais si ce n'était pas à ses bons amis qu'on confie les heures de tristesse, à qui serait-ce ?

.

J. JACQUEMART.

Mai 1880.

Mon cher ami,

C'est pourtant vrai que votre lettre n'était pas gaie, et je l'avoue, je me suis cassé la tête à me demander qu'est-ce que j'avais bien pu vous écrire sur mon état de santé pour que vous l'ayez pris si en noir. Mais loin de m'en affecter, je vous en sais gré, car je vois là la meilleure preuve de votre attachement. Et sur le chapitre des amitiés, je suis d'une sensibilité de sensitive, comme vous disiez. L'éloignement prolongé et renouvelé chaque hiver ne m'efface en aucune façon le souvenir de tous les camarades d'autrefois, — seulement cette intimité qui n'est presque plus que de correspondance a quelque chose d'incomplet qui énerve.

Le château des cœurs eût peut-être été un grand succès, avec beaucoup de gaz à la porte et très peu de gaze sur les actrices, avec toute la bonne humeur d'une salle réunie là pour s'amuser, et le Jablochhoff et les cuivres!! mais non, une féerie sur le papier, — la camaraderie sur le papier, — le Salon sur le papier, — les bonnes poignées de main sur le papier! — N'y a-t-il pas là de quoi rendre le meilleur garçon du monde un peu nerveux, un peu chagrin? Voilà une bonne partie non pas de mon mal qui n'est malheureusement que trop vrai, — car sans cela je ne m'en ferais pas l'esclave, — mais une bonne partie de ma tristesse des jours gris. Et c'est notre lot en ce moment.

.

J. JACQUEMART.

21, avenue de la Grande-Armée, le 7 juin 1880.

Mon cher ami,

Ah! vous dites bien : un fichu mois de juin! J'arrive sur la foi des traités m'attendant à trouver un temps supportable, quelque chose qui me repose des jours de trop grande chaleur qui commençaient à se succéder à Menton au point de devenir dangereux... m'attendant à trouver un temps doux et aimable, bleu tendre, dirais-je. Rien du tout : une pluie froide et continuelle. Alors, à peine débarqué, la bronchite est revenue et me voilà, comme un enrhumé vulgaire, retenu à la chambre avec un châle sur les genoux et mes pantoufles près du feu.

Vous jugez si je bougonne! A 200 lieues on fait ses affaires avec la poste, mais là, tout abruti par le rhume, je n'ai que tout juste le courage de vous écrire à vous, qui m'avez écrit une si gentille lettre pour mon arrivée.

Je suis bien charmé que votre ami ait trouvé à son goût les deux aquarelles que vous me dites. Il n'a pas eu la main malheureuse *ni mauvais conseiller*, si, comme je comprends, il les a acquises; car je les aimais beaucoup. Il a d'autant mieux fait que c'est peu nombreux, allez, ce que j'ai pu rapporter.

Le bon accueil qu'on me fait, comme peintre, fait bien rager le mal portant que je suis. Que de temps sottement perdu !

.....

Bien sincèrement et cordialement à vous,

J. JACQUEMART.

Paris, ce 30 juin 1880.

.....

Il commence à faire très chaud. Non plus cette belle chaleur du Midi qui illumine le ciel, mais une chaleur de four et de pot-au-feu avec ciel gris et pas d'air. Pourtant depuis hier je travaille à la campagne autour de Paris.

En rangeant des tiroirs je retrouve un petit bibelot que j'avais pincé à votre intention et que le courant des choses m'avait fait oublier. C'est peu de chose, mais enfin c'est bien d'origine. Pâte tendre de Saint-Cloud ; fourchette et couteau. C'est un petit souvenir, pas indigne de votre collection et qui, au milieu du fatras italien ou pseudo-italien que l'on rencontre là-bas m'avait fait plaisir à dénicher.

.....

Votre dévoué et sincère ami,

J. JACQUEMART.

Toute correspondance cesse à cette date.

Cette lettre de Jules Jacquemart rappelle à notre mémoire son dernier effort de travail, sa dernière heure d'enthousiasme, son dernier souffle de vie. Après l'aquarelle peinte d'une main tremblante de fièvre sur les bords de la Seine, à Neuilly, après ce pâle et triste sourire mis dans un billet à un ami, il n'y a plus rien qu'une longue agonie de trois mois qui n'épargna au pauvre et cher artiste aucune des souffrances morales de celui qui se voit mourir dans la force de l'âge, à l'apogée du talent.

